

JOURNAL HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE

CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

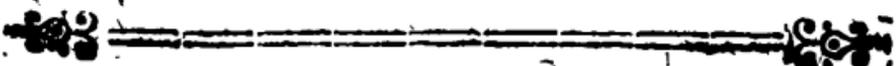
DEDIÉ AU ROI,

A O U T 1 7 5 3.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LIII



JOURNAL HELVÉTIQUE,

A O U T 1753.



E X A M E N

De cette Question, *Pourquoi le Peuple aime
la Morale sévère?*

VOUS nous avez donné, MONSIEUR, quelques Réflexions sur le reproche que l'on a fait bien des fois aux Prédicateurs de donner dans l'exagération. Après être convenu du fait jusqu'à un certain point, vous avez crû devoir aussi examiner s'il n'y auroit rien à dire pour les excuser un peu à cet égard, & vous avez employé pour cela diverses raisons *.

Permettés moi de vous dire, MONSIEUR, que vous en avez oublié une, qui paroît assez spécieuse. L'article le plus important de la plainte que vous avés examinée, c'est que les Prédicateurs sont souvent trop figi-

H 2 des

* Journ. Helvétique. Mai 1753. p. 443.

des dans les Regles de conduite qu'ils nous prescrivent. Il me semble qu'un moien bien naturel d'afoiblir ce reproche, étoit de dire que c'est là le goût du Peuple, & qu'il aime qu'on lui prêché une Morale sévère.

Vous comprenés aisément, fans que j'en avertisse, que ma pensée n'est pas, qu'il faille toujours tourner un Sermon de la manière qui plairoit le plus aux Auditeurs: On voit assez que si leur goût étoit pour le côté opposé, c'est à dire s'ils aimoient qu'un Ministre adoucit beaucoup les Loix de l'Evangile, & allât jusqu'à les afoiblir, pour les rendre plus aisées à pratiquer, ce seroit une mauvaise excuse, que de dire qu'il a voulu s'acomoder au goût de son Auditoire. S'il courboit ainsi la Règle, il mériteroit à juste titre, d'être regardé comme un Prévaricateur.

Heureusement ce n'est pas ce qu'on demande de lui. Loin de souhaiter que le Prédicateur plie la Règle & altère ainsi les Préceptes de l'Evangile, le Peuple aime assez qu'on les lui présente, dans toute leur rigueur. Il semble, qu'il n'y a donc pas beaucoup d'inconvénient à le servir à son gré, en outrant un peu la Morale.

Il est vrai que des Auditeurs éclairés veulent de la précision & de la justesse dans un

Sermon, & qu'en marquant aux Chrétiens leur devoir, il n'y ait, ni rien de relâché, ni rien de trop sévère. Mais ceux que l'on appelle *Peuple*, pensent un peu autrement, & aiment qu'on leur donne des Règles difficiles à pratiquer, quoi qu'ils ne soient pas fort disposés à y conformer leur conduite. C'est là une bizarrerie, j'en conviens; mais qui est confirmée par l'expérience.

Effectivement ce ne seroit pas dire assez que de se contenter de reconnoître, que quelque corrompus que soient les Pécheurs, ils ne sauroient s'acomoder d'un Prédicateur qui leur débiteroit une Morale relâchée. Un Sermon seroit écouté peu favorablement, si l'on y molissoit tant soit peu sur les Règles de l'Évangile. Le Peuple trouve un caractère de nouveauté dans les adoucissements de quelques Moralistes, qui les lui rendent suspects. Il se défie de ce langage dans la Chaire: Son goût n'est pas tourné de ce côté là.

Ce Fait étant une fois établi, il me semble que c'est une Question assez curieuse, que d'en rechercher la raison. On demande donc, Par quel principe le Peuple, dont la conduite n'est pas ordinairement fort réglée, aime cependant entendre prêcher une Morale sévère, & préfère un Prédicateur rigide à tout autre?

J'ouïs un jour quelqu'un qui en donoit cette raison. Il semble au Peuple, *dit-il*, que le Prédicateur le plus sévère, est celui qui fait le mieux son métier. En général on aime qu'un Home s'aquite bien de son emploi. Mais je croi, *Monsieur*, que cela vous paroitra un peu trop vague, & que vous vous attendés à quelque raison plus particulière.

Ce goût du Peuple, qui paroît d'abord assez louable, est cependant attribué à de mauvais motifs, par quelques Moralistes. Est-ce, disent-ils, qu'on se propose des idées de perfection, qu'on ait dessein de suivre? Est-ce pour entretenir l'humilité par la disproportion qu'il y a entre nos Devoirs & nôtre conduite? Non, c'est pour justifier sa paresse par ce prétexte, & pour tâcher de se dispenser de la pratique de ses devoirs*.

Une Morale un peu hors de portée nous plait, dit de même un autre Prédicateur, parce qu'elle nous laisse la liberté de ne la pratiquer point, car on ne se croit pas obligé de pratiquer ce qu'il y a de plus parfait. Plus on nous représente la Vie Chrétienne come relevée, plus nous nous croions disculpés, si nous demeurons fort au dessous. Voila d'où vient que quelquefois les plus corrompus sont ceux qui applaudissent le plus

* Sermons de Fléchier, T. II. Bruxelles p. 592.

plus volontiers aux sévérités les plus outrées.

D'autres qui croient aussi bien conoitre le Cœur humain, ne donnent pas un si mauvais principe à cette préférence pour la Morale rigide. Ils l'expliquent simplement par l'Amour du Merveilleux, qu'on a toujours remarqué dans le Peuple. Il trouve dans ces Maximes sévères de l'extraordinaire & même du surnaturel. Il est frappé de certaines expressions de l'Écriture sainte, qui prononcées sans aucune modification ont un air extrêmement austère. Tels sont, le Précepte *de se renoncer soi même, de se haïr soi même, de se couper une main, s'arracher un œil &c.* Ce langage proposé dans cette généralité, étone & excite l'admiration en même tems. L'expérience prouve qu'on n'a de crédit sur l'esprit du Peuple, qu'en lui demandant le difficile. C'est par là que les Stoïciens furent autrefois si respectés. Leur Morale fut admirée, parce qu'elle écrasoit la Nature. Comandés des choses dures, & même impraticables, vous serés écouté avidement de la multitude; c'est qu'elle aime l'étrange & le merveilleux.

Vous trouverés, *Monsieur*, dans quelcun des Ouvrages de *Baile*, une explication de ce goût du Peuple pour les Maximes sévères,

que je croi qui vous fatisfera mieux que toutes les autres. Nous aimons, *dit-il*, la Morale austère, par un principe qui ressemble fort à l'esprit de parti. Nous regardons la sainteté de la Morale come une marque de la Divinité de nôtre Religion. Plus les Règles de conduite qu'on nous prescrit sont difficiles, & plus nous nous flatons d'être dans la bone Religion *.

Il me semble que voila la véritable cause que nous cherchons. Dire que nous sommes bien aises qu'on nous done des Préceptes fort difficiles, afin d'avoir un prétexte pour ne les pas pratiquer, c'est peindre de couleurs trop noires le Cœur humain. Mais l'attribuer au desir que nous avons de nous trouver dans la vraie Religion, c'est doner à ce goût du Peuple un motif qui ne peut que lui faire honneur.

Le gros des Chrétiens aime qu'on lui dépeigne la Morale de l'Evangile dans toute sa rigidité, & qu'on la mette fort au dessus de tous les Préceptes des Philosophes Paiens. Ils aiment qu'on leur fasse remarquer qu'elle ne se contente pas de régler l'extérieur de l'Home, mais qu'elle travaille à réformer sur tout son intérieur. C'est par là principalement que les Loix Evangeliques l'emportent

* Pensées diverses sur les Comètes, T. II. p. 592.

tenir sur toutes les Loix des plus sages Législateurs du Paganisme. Non seulement elle condamne le Crime, mais la volonté même de le comettre. Elle étend ses droits jusques sur nos pensées les plus secrettes. Le desir de la Femme d'autrui y est regardé come un Adultère. On y exige de nous que nous évitions jusqu'à l'ombre même du péché & que nous nous *abstenions de tout ce qui peut avoir l'apparence du mal* *. Nous concluons qu'un plan de conduite si parfait ne peut qu'être émané du Ciel, & nous nous félicitons de professer une Religion qui a des Caractères si frapans de son origine céleste. Nous ne pouvons pas souffrir qu'on afoiblisse cette Morale, parce qu'il nous semble que ce seroit en même tems afoiblir les preuves de la divinité de nôtre Créance. Chaque branche du Christianisme fait valoir à sa manière cette sévérité de la Morale Evangelique, & la montre du côté le plus favorable à son Parti.

Cependant il ne faut pas croire que par cela même qu'on aime à entendre prêcher une Morale sévère, on soit disposé à y conformer sa conduite. En voici la preuve; c'est que lors qu'on nous fait sentir la sainteté de la Morale de l'Evangile, nous aimons qu'on

* I. Thes. V. 22.

qu'on s'en tienne à de certaines généralités, qu'on s'en tienne à nous faire admirer en gros les Maximes de l'Évangile.

Ce sont là de belles idées, à la vérité, mais qui, proposées d'une manière trop générale, ne changent rien dans notre conduite. Si l'on veut rendre la Prédication utile, il faut nécessairement en venir au détail; appliquer à notre état, aux circonstances où nous nous trouvons, ces Règles, ces Maximes de l'Évangile. Il faut fouiller dans le Cœur humain, en développer les mouvemens les plus cachés, faire bien sentir ce qui se comet d'irrégulier dans les différentes conditions, dans les différens cas de la vie. Mais qu'un Ministre prêche sur ce plan, on n'y veut plus reconnoître la beauté, la sublimité des Maximes de l'Évangile. Au contraire bien des gens en paroissent blessés. Ce détail, disent-ils, a quelque chose de bas, & ne convient pas à la gravité de la Chaire. Cependant nous nous piquons d'aimer une Morale sévère, & de préférer un Prédicateur qui la prêche dans toute sa rigueur.

Voici, *Monsieur*, comment je crois que l'on peut concilier cette espèce de contradiction. Que je dise en général, que la Religion Chrétienne veut qu'on ait un grand soin des Pauvres, qu'autrêfois, parmi les

Chrétiens de Jérusalem, les Biens étoient comuns, qu'on regardoit alors la distinction de Pauvre & de Riche, come une chose qui auroit été honteuse au Christianisme, on fera fort édifié de ces Maximes, & on les écoutera avec une espèce d'admiration. Mais que j'entreprenne de prouver qu'aujourd'hui un Homme qui a tant de bien, doit donner aux Pauvres telle & telle portion de son revenu, on se récriera d'abord que ma Morale est outrée.

Nous n'aimons la sainteté de la Morale de l'Evangile que dans quelque généralité, & nous souffrons avec peine qu'on nous marque si précisément les obligations qui en naissent. Nous sommes ravis qu'on nous parle des Préceptes les plus relevés de notre Religion, mais dans une certaine abstraction. Nous aimons à les considérer dans un beau Tableau, où l'on nous en fait sentir la sainteté & l'excellence; mais nous aimons à les regarder de quelque côté, qui ne nous force pas à la pratique. En un mot nous voyons avec plaisir, que la Sainteté de la Morale qu'on nous prêche, nous prouve que nous sommes dans une bonne Religion, mais nous n'aimons pas que cette Religion nous gêne; & contraigne nos penchans.

En considérant la beauté de cette Morale,

on

on se félicite, par une conséquence légitime, de ce qu'on est dans la véritable Eglise. On aime à se trouver dans cette Arche, qui doit nous sauver; mais on est bien aise d'y être come on étoit dans l'ancienne, c'est à dire, sans travailler & sans faire la manœuvre.

L'Eglise Romaine fait valoir en sa faveur la sainteté de sa Morale, mais un peu différemment de nous. Elle étale ses mortifications & ses Jeunes: Chez eux un Prédicateur qui prêche la Pénitence la plus austère, est fort goûté. Mais on se dispense autant que l'on peut de cette rigueur, & s'agit-il de se confesser, on va au Confesseur le plus comode. On laisse aux Religieux les austérités & les macérations, que l'on exalte fort en disputant contre nous, & auxquelles l'on ne prend part, le plus souvent, que par quelque association dévote, que l'on appelle ordinairement des *Lettres de Filiation* *.

On

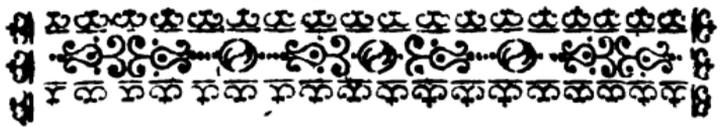
* Saint Evremont rapporte un trait singulier de Mr. Barillon, Ambassadeur de France en Angleterre, avec qui il avoit passé plusieurs années à Londres. Lors que cet Ambassadeur donoit à manger, il lui arrivoit quelquefois, au milieu du Repas, de se mettre sur le Chapitre des Religieux de la Trappe. Il en décrivait fort pathétiquement le genre de vie. Et après qu'il s'étoit bien enthousiasmé

On dit du Père *Bourdaloue*, qui conoissoit bien le Cœur humain, qu'il surfaisoit en Chaire, mais qu'il donoit au rabais dans le Confessional.

Voilà, *Monsieur*, ce que je pense sur cette Question; mais j'atens vôtre sentiment là dessus. Je suis &c.

EXPLI-

fiasmé sur la rigueur de leur Règle, il s'imaginoit que l'eloge qu'il venoit de faire de ces Solitaires, lui faisoit en quelque manière partager avec eux le mérite de leurs Macérations & de leurs Jeunes, quoi qu'il fit actuellement très bonne chère, en vantant ainsi la Pénitence.



EXPLICATION

De ces Paroles de ST. PAUL, *La Femme sera sauvée en mettant des Enfans au Monde.*

I. Timoth. II. 15.

IL faut convenir, MONSIEUR, que vous avez une grande sagacité, pour trouver les occasions d'éclaircir les Passages de l'Écriture Ste. que vous croiés ne pas bien entendre. Vous savez saisir les moindres circonstances, pour venir a vos fins. Vous vites dernièrement, dans le *Journal Helvétique*, des Vers d'une Dame, qui avoit des acouchemens fort pénibles, & qui prête à s'y voir exposée de nouveau, se fortifioit contre la crainte de la Mort *. Il ne vous en a pas falu d'avantage, pour vous rapeller un endroit des Epîtres de St. Paul, où il est parlé de la *Femme qui met des Enfans au Monde*, & cela avec douleur, & que l'Apôtre rassure sur la défiance qu'elle pourroit avoir de son salut. Ce Passage vous a paru demander quelque éclaircissement, & vous vous adressés à moi pour cela, 'come vous avez déjà fait quelquefois sur d'autres endroits

* Journ. Helvétique. *Avril* p. 402.

droits des Livres sacrés, qui vous faisoient de la peine.

Ces paroles m'ont parû, come à vous, assez obscures. Mais outre le secours des Livres que je puis consulter, je me suis trouvé, il n'y a pas long-tems, dans une espèce de Conférence de Gens de Lettres, qui s'ocupèrent de ce Passage. Je tacherai de rappeler ce qui fût dit là dessus, & vous choisirés le sens qui vous paroitra le plus convenable.

Voiei le Passage entier, tel que l'a rendu la Version de Genève; *Néanmoins la Femme sera sauvée, quoi qu'elle enfante avec douleur, si elle demeure ferme dans la Foi, dans la Charité, & dans la modestie.* Vous remarquerez que cette Version est un peu libre, On y a ajouté les mots *avec douleur*, qui ne sont pas dans l'Original. J'en dirai la raison tout à l'heure.

Il y avoit dans nos anciennes Versions, *La Femme sera sauvée en engendrant des Enfants.* Quelques Esprits grossiers d'entre le Peuple, s'imaginoient que cela devoit signifier, que plus une Femme mariée faisoit d'Enfans, & plus elle seroit agréable au Seigneur; que Dieu lui tiendroit compte de ce qu'elle souffroit en acouchant. Quelques Docteurs de l'Eglise Romaine sont allés jusqu'à dire que ce seroit autant de rabatu sur
les

les peines du Purgatoire. Mais la pensée de *St. Paul* n'est pas que la procréation des Enfans soit un moien de Salut, il veut dire seulement qu'elle n'y est pas un obstacle, que l'état, la condition des Femmes mariées qui mettent des Enfans au Monde, n'a rien de contraire au Salut, pourvû que d'ailleurs elles pratiquent les Vertus Chrétiennes, & sur tout celles qui conviennent à leur Sexe.

Pour bien entendre ce Passage, il faut remonter aux Versets précédens. *St. Paul* venoit de recomander aux Femmes de ne prétendre pas avoir aucune autorité sur leurs Maris. Ils emploie deux raisons, pour leur prouver qu'elles ne doivent point avoir une prétension semblable. La 1ere. c'est qu'*Adam* a été créé avant la Femme, *ŷ. 13.* L'ordre naturel veut que la Femme soit soumise à l'Home. Elle a été créée après *Adam*, & pour lui rendre des services, ou pour lui être une Aide, come il est marqué dans la Genèse.

La 2de. Raison de l'assujettissement de la Femme, c'est qu'elle fût la première qui se laissa séduire par le Tentateur. *Ce n'est pas Adam, qui se laissa séduire, dit St. Paul, mais la Femme; c'est elle qui tomba dans la désobéissance.* Quand donc la Femme auroit été

• Gen. II. 11. 12.

été créée égale à l'Homme, la faute qu'elle comit devoit la faire condaner à être assujettie à son Mari. On peut remarquer dans la *Genèse*, que l'Arrêt de son assujettissement ne fut prononcé qu'après son péché.

Il paroît aussi par la narration de *Moïse*, qu'une autre peine infligée à la Femme, c'est d'accoucher avec douleur. Cette idée s'est présentée naturellement à l'esprit de *St. Paul*, quoi qu'il ne l'ait pas exprimée positivement. Elle est nécessairement supposée & sous-entendue ici.

Au lieu de réveiller un sujet aussi facheux, aussi désagréable que celui là, l'Apôtre semble avoir eû plutôt en vûe de consoler les Femmes sur cet article. Je croi donc qu'on pourroit suppléer de cette manière ce qu'il n'a pas dit, mais qu'il a eû dans l'esprit.

„ Une autre punition du péché de la
 „ Femme, ce sont les douleurs de l'acou-
 „ chement. Cependant cette peine ne doit
 „ pas trop éfraier les Femmes, & leur
 „ faire craindre qu'encore aujourd'hui elles
 „ soient l'objet de la Colère Divine. Mal-
 „ gré les douleurs ordinaires de l'acou-
 „ chement, elles peuvent espérer d'être
 „ dans la faveur de Dieu & d'obtenir le sa-
 „ lut, pourvâ qu'elles persévèrent dans la

» profession de l'Évangile, & qu'elles pratiquent les Vertus Chrétiennes.

» La pensée que *St. Paul* semble combattre ici, peut naître, dans une conscience délicate, à l'occasion des douleurs de l'accouchement, à quoi la postérité d'*Eve* est encore condamnée. Il est vrai qu'il semble qu'il devroit aussi venir un scrupule de ce genre dans l'esprit d'un Laboureur, qui se voit condamné à labourer la Terre, d'une manière fort pénible, en conséquence de la sentence prononcée contre Adam, *Tu mangeras ton Pain, à la sueur de ton Visage.* Cependant on ne remarque pas que les travaux du Labourage donent à ce genre d'Hommes aucune inquiétude sur leur salut. On pourroit trouver la raison de cette différence dans le tempérament foible & délicat du Sexe, qui le rend plus susceptible de scrupules, que la constitution forte & vigoureuse d'un Laboureur acoutumé à la fatigue. Quoiqu'il en soit, il est très vraisemblable, qu'il y avoit, du tems de *St. Paul*, quelques Femmes Chrétiennes, qui tiroient des douleurs de l'accouchement des conséquences qui leur faisoient de la peine, & il a voulu les rassurer à cet égard. *Quoi que la Femme enfante avec douleur, elle sera néanmoins sauvée, si elle demeure ferme dans la Foi & dans la sainteté.*

La génération des Enfans n'est donc pas proposée ici come un moien de salut. Ceux qui ont crû que c'étoit la pensée de *St. Paul*, ont doné la torture à leur esprit, pour pouvoir trouver à ces paroles un sens tant soit peu raisonnable; au lieu que l'Apôtre a voulu dire seulement, que la qualité de Mère n'a rien de contraire au salut, pourvû que l'on vive chrétiennement.

St. Paul a pû avoir une raison particulière d'établir cette vérité, c'est que dans la suite il alloit s'élever de faux Docteurs dans l'Eglise, qui par une spiritualité & une dévotion mal entendüe, condanneroient le Mariage, come un état contraire à la sainteté du Chrétien. C'est ce dont il avertit dès le commencement du Chap. IV. de cette même Epitre. L'Apôtre déclare donc d'avance, que les Femmes mariées ne doivent point avoir de scrupule sur leur état, & qu'il n'a rien de contraire au salut.

La Femme sera sauvée. Quelques Péres de l'Eglise, dont les pensées sont quelquefois un peu alambiquées, ont entendu *Eve*, par la Femme qu'ils disent qui fût sauvée en engendrant la Semence bénite, en mettant au Monde le Messie. Mais c'est remonter trop haut pour trouver le sens de ce Texte. Si ç'avoit été là la pensée de

l'Apôtre, il se seroit exprimé autrement, il auroit dit, au tems passé, que la Femme a été sauvée, au lieu qu'il marque ce qui doit arriver à l'avenir, *Elle sera sauvée.*

Tous les meilleurs Interprètes rapportent cela aux Femmes Chrétiennes en général. *St. Paul* disent-ils, a voulu les consoler, & les guérir des sinistres pensées que pourroit leur faire naître dans l'esprit, la punition qui a encore lieu aujourd'hui dans les Femmes qui acouchent. Il ne veut pas qu'un semblable scrupule détourne du Mariage, & fasse appréhender aux Femmes de mettre des Enfans au Monde.

La Femme sera sauvée. On a un Comentaire sur le N. T. de *Wizbi*, autrefois Chanoine de la Cathédrale de *Salisbury*; où il donne un sens si particulier à ces paroles, que je me crois obligé, MONSIEUR, de vous le faire conoître. Il prend ici le salut à la Lettre, pour une délivrance heureuse du travail de l'acouchement. *La Femme sera sauvée*, cela signifie selon lui, que les douleurs dénoncées à son Sexe dès le commencement du Monde, n'y causeront pas la Mort, & que si elle a des Mœurs agréables à Dieu, elle réchappera du danger que court une Femme qui acouche.

Les paroles qui suivent, ajoute ce Com-

men-

mentateur , peuvent être regardées come la condition de leur heureuse délivrance. L'Apôtre leur promet qu'elles réchaperont du danger d'un accouchement laborieux, en vertu de leur Foi & de leur Confiance en Dieu, de leur Charité pour le Prochain, & en particulier de l'assistance qu'elles donnent aux Femmes pauvres, qui se trouvent dans le même cas de l'accouchement. *St. Paul* met encore pour condition une vertu essentielle au Sexe, c'est la Chasteté conjugale. La Providence peut abandonner d'autres Femmes, qui négligeront ces devoirs. Mais celles qui ont ces Vertus étant chéries de Dieu, il n'est pas vraisemblable qu'il leur refuse son secours dans une circonstance où elles en ont un si pressant besoin.

Le Docteur Anglois cite quelques Passages où le salut signifie éfectivement une délivrance temporelle, mais il est difficile de se persuader qu'il le faille prendre de cette manière dans cet endroit. Si, come nous l'avons vû, quelques Pères de l'Eglise ont donné à la *Femme* dont parle *St. Paul*, un sens mystique trop recherché, l'Interprète Anglois a donné dans l'extrémité opposée, en prenant le salut dans un sens trop littéral, pour la simple délivrance du travail de l'accouchement. Tenons nous en donc au sens

ordinaire du mot de *salut*, & ne bornons pas cette Promesse à cette Vie seulement. S'il s'agissoit d'un Texte de l'*Ancien Testament*, cette explication pourroit être admise. Ces sortes de Promesses temporelles étoient du génie de la Loi. Elles sont beaucoup plus rares sous la Nouvelle Oeconomie. Mais le plus grand inconvénient de cette Explication, c'est que si elle avoit lieu, cette Promesse se trouveroit fréquemment en défaut. Rien de plus ordinaire que de voir des Femmes pleines de Pieté & de Vertu, perdre la vie dans un Acouchement.

D'autres Interprètes sont d'un sentiment bien différent de celui de l'*Anglois*. Ils croient, que non seulement il ne s'agit point ici de la délivrance de cette circonstance critique & dangereuse où se trouvent les Femmes, mais que *St. Paul* n'a pas même voulu parler ici de l'Acouchement. Le terme propre de l'Original ne signifie pas plus la génération des Enfans que leur éducation. C'est ce que *St. Chrysostome* avoit déjà remarqué. Le mot *d'engendrer* se prend quelquefois dans l'Écriture Ste. dans ce sens : La Version des LXX. emploie le même mot dont s'est servi *St. Paul*, quand ils veulent marquer le soin que l'on prend d'élever des Enfans*.

Les

* Voyés Gen. I. 23. Ruth IV. 17. 2. Sam. XXI. 8.

Les Juifs donent là dessus cette Règle d'interprétation, que *quiconque élève un Pupile dans sa Maison, est censé être son Père & l'avoir engendré.* Il est dit dans ce sens, que Moïse fut le *Fils de la Fille de Pharaon*, quoi qu'elle eût seulement pris soin de son éducation*.

Mr. LeCène apuie beaucoup sur cette Explication, dans son *Projet d'une nouvelle Version Françoisse de la Bible.* Mais je croi, qu'il n'a pas bien entendu la condition ajoutée à la fin de ce Verset, je veux dire la persévérance dans la Foi & dans la Sainteté. Il applique cela aux Enfans, & il traduit de cette manière, *La Femme sera néanmoins sauvée, en élevant & en instruisant des Enfans, en sorte qu'ils persévèrent dans la Foi, dans la Charité, dans la Sanctification & dans la Modestie**.*

Il est bien plus naturel d'entendre la fin du Verset, de la Vertu & de la Sagesse de la Mère plutôt que celle de ses Enfans. Il ne seroit pas de l'équité de Dieu de faire dépendre le salut d'une Femme de la conduite vertueuse de ses Enfans. Le succès de l'éducation qu'elle leur donne, ne dépend pas entièrement d'elle. Il y a des Esprits revêches, de mauvais naturels, chez qui tous les soins

I 4

qu'on

* Exod. II. 10.

** Projet d'une Nouvelle Version p. 732.

qu'on se donne pour leur former le Cœur demeurent sans effet, tous les bons principes qu'on leur inculque ne font aucune impression, les meilleurs Préceptes; les plus excellentes Leçons ne les changent pas. Nous devons bien tous nos soins à l'éducation de nos Enfans, mais nous ne sommes pas responsables de l'événement.

Ce qui a trompé *Le Cène* & quelques autres Interprètes, c'est que *St. Paul*, après avoir parlé de la *Femme* au singulier, emploie ensuite le pluriel, quand il exprime la condition, ce qui semble insinuer qu'il s'agit des Enfans. Mais les bons Critiques ont remarqué là dessus, que l'Apôtre venoit de parler de la *Femme* en général, ce qui est la même chose que s'il avoit dit *les Femmes*. Or ce qu'on appelle des Genres ou des Noms collectifs peuvent après eux très bien souffrir le pluriel. Quelques Versions, come la Vulgate, ont mis la fin du Verset au même nombre que le commencement. *La Femme sera sauvée... si elle persévère dans la Foi & dans la Sainteté.*

Il est fort aisé de voir que toutes les Vertus que *St. Paul* exige ici doivent proprement se rapporter à la Mère. Pourvû, dit-il, qu'elles persévèrent dans la Charité. Cela est visiblement relatif à ce qu'il avoit dit au

✧.

¶ 9. où il avoit exhorté les Femmes Chrétiennes à faire de *bonnes Oeuvres*, c'est à dire des Oeuvres de Charité. Il veut que ce soit là leur parure. Il veut qu'elles se parent aussi de Pudeur & de *Modestie*. Le même mot revient aussi dans nôtre Texte.

A l'égard de la *Sainteté*, qui y est aussi recommandée, ce terme donne une idée trop vague & qui ne seroit pas à sa place, au milieu de quelques Vertus particulières. Le mot de l'Original désigne proprement la Chasteté conjugale, la Pureté. Le Mot de *Sainteté* est employé quelquefois dans ce sens par les Ecrivains sacrés. *Que chacun de vous, dit ailleurs nôtre Apôtre, sache posséder son Vaisseau*, c'est à dire son Corps, *dans la sainteté & dans l'honneur**. La pratique de ces Vertus convient aux Femmes, d'une façon particulière. Après avoir ainsi expliqué les termes, il faut venir à la Chose même, & développer le raisonnement de *St. Paul*.

Cet Apôtre, dans les Versets précédens, venoit de défendre aux Femmes de *parler & d'enseigner* dans les Assemblées de Religion. Il leur avoit ordonné *d'écouter l'instruction en silence, & avec une entière soumission*.

„ Mais ajoute-t'il, elles doivent se consoler
 „ de ne pas enseigner dans l'Eglise, de n'y
 „ pas faire les fonctions qui sont réservées

„ aux

* I. Theff. IV. 4.

» aux Homes. Si elles veulent instruire,
 » elles en ont une occasion naturelle dans
 » leur Famille, en formant le Cœur &
 » l'Esprit de leurs Enfans, & en travaillant
 » à leur doner une bone éducation. C'est là
 » leur Vocation, & les soins qu'elles pren-
 » dront, pour bien élever leurs Enfans, de-
 » viendront véritablement un moien de
 » salut.

Mais il faut pour cela, qu'en recoman-
 dant les Vertus Chrétiennes à leurs Enfans,
 elles soient atentives à les pratiquer elles
 mêmes. *Pourvu*, ajoute St. Paul, *qu'elles*
demeurent fermes dans la Foi, dans la Charité,
dans la Chasteté & dans la Modestie. C'est
 que les instructions ne sauroient être éfica-
 ces, à moins qu'elles ne soient soutenues
 du bon exemple. Une Mère doit pratiquer
 la première les Leçons qu'elles done à ses
 Enfans.

Il faut nécessairement, que l'Instruction
 soit soutenüe par l'Exemple. Les défauts &
 les Vices des Parens, par une fatale conta-
 gion, passent à leurs Enfans. Si une Mère
 est Modeste, sa Fille copiera cette Sage re-
 tenue; mais si elle est dominée par l'Or-
 gucil, cette vanité deviendra héréditaire
 dans sa Famille. Si elle a une passion exces-
 sive pour le Jeu, il est presque immanquable
 qu'elle comuniquera ce penchant.

Les Parens souhaitent quelquefois de favoir ce que feront leurs Enfans. Ils voudroient deviner quel sera leur caractère dominant. A parler en général, on peut répondre qu'il est vraisemblable qu'ils leur ressembleront. Selon toutes les apparences vos Enfans feront ce que vous êtes. Une Mère, qui vit dans la moleffe & dans la dissipation, qui outre le Luxe, perpétuera ces inclinations dans sa Famille.

Quelques Auteurs, pour humilier les Femmes, ont pris occasion de ces paroles de *St. Paul*, d'ataquer celles qui veulent pénétrer trop avant dans les matières de Religion, & en discourir, qui lisent les principaux Livres qui en traitent, & qui ensuite raisonnent là dessus à leur manière. Un Jésuite qui a fait un vaste Comentaire sur l'Écriture Ste, dit, sur ce Passage de *St. Paul*, qu'il veut que les Femmes se bornent à instruire leurs Enfans dans leurs Maisons; „ Belle Leçon! ajoute-t-il, pour tant de Femmes d'aujourd'hui „ qui s'ingèrent de disputer de Religion „ dans des Repas, en Voïage, dans les „ Voitures publiques, & dans toutes sortes „ d'ocasions. Il faut les renvoïer, ajoute-t-il, à la Réponse que fit *St. Basile*, à un Cuisinier de l'Empereur *Valens*, qui s'avisait de parler en faveur des Ariens. Ce „ Père

„ Père de l'Eglise sût lui fermer la bouche,
 „ *Mêlés-vous de faire des Sauces*, lui dit-il *.

Mais on auroit pû demander à ce Jésuite peu poli envers les Dames, si en leur appliquant le mot de *St. Basile*, son intention étoit de les réduire à la simple fonction de Cuisinières. Si *St. Paul* a chargé les Femmes de l'instruction & de l'éducation de leurs Enfans, il faut par cela même qu'elles acquièrent bien des connoissances. Pour leur enseigner la Religion Chrétienne, il faut qu'elles l'aient étudié sérieusement elles mêmes & qu'elles en connoissent bien les preuves. De même, pour enseigner à leurs Enfans leurs devoirs, il faut qu'elles soient bien instruites des fondemens de la Morale. Voilà un vaste champ de connoissances à acquérir.

Quand *St. Paul* défend donc aux Femmes d'enseigner dans l'Eglise, ce n'est pas pour les renvoyer, come on dit, à leur *Quenouille*. Il leur assigne en même tems, une fonction des plus importantes, c'est celle de bien élever leurs Enfans. On ne sauroit assez insister sur les heureux effets d'une bone éducation & sur son utilité. Le bonheur de la Societé en dépend absolument. C'est l'éducation qui fait les bons Citoiens & les véritables Chrétiens.

II

* Cornel. à Lapidé, in 1. Tim. II. 15.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête à prouver que c'est l'Education qui nous rend Chrétiens, & qu'elle y contribue pour le moins autant que l'Instruction publique & les Exercices de Religion; il est plus nécessaire de faire sentir qu'elle nous rend aussi de bons Citoyens. Le bonheur des Etats, aussi bien que celui des Familles dépend de là. Ce qui fait fleurir un Etat, c'est la soumission aux Loix & l'obéissance aux Magistrats. L'Education apprend aux Enfans à obéir, & les forme à la subordination. Elle contribue au bonheur de la Societé, par divers autres endroits, que tout le monde peut sentir, sans que je m'arrête d'avantage à les développer.

Il est vrai, que les soins de l'Education regardent également le Père & la Mère; mais voici qui semble regarder les Femmes en particulier. Une Règle fort importante sur cette matière, c'est qu'on ne sauroit commencer trop tôt à inspirer de bons Principes aux Enfans. Il faut les acoutumier à suivre la Vertu, avant même qu'ils la connoissent bien distinctement. On doit les y porter par obéissance, avant qu'ils la choisissent par jugement. Et ces premières années sont proprement du département des Femmes. Elles sont chargées, presque seules,

les, de cet âge tendre. Une Mère sage & éclairée plie l'Âme. encore tendre de ses Enfans, & fait profiter de cet âge où ils sont susceptibles de toutes sortes d'impressions. Elle jette dans leur Cœur des semences de Vertu & de Pieté, que le tems & les occasions feront ensuite germer. Par ses Leçons, soutenues de son exemple, elle met de bonne heure ses Enfans dans le goût & dans l'habitude du bien. Elle forme ces premières inclinations, ces premiers sentimens, qui décident ordinairement de ce que l'on doit être dans la suite.

Voilà, *Monsieur*, les différentes faces sous lesquelles les Interprètes ont envisagé les paroles de *St. Paul*, dont vous m'avez demandé l'explication. Mais puis que le terme de l'Original signifie également la procréation des Enfans & leur éducation, ne pourroit-on pas réunir ces deux idées dans ce Texte? En les joignant ensemble, voici comment on pourroit parafraser ces deux ou trois Versets.

„ La première Femme aiant été séduite
 „ est tombée dans la défobéissance. Elle
 „ en a été punie par les douleurs de l'acou-
 „ chement, à quoi même toutes les Fem-
 „ mes qui sont descendues d'elle ont été
 „ aussi condamnées. Mais elles ne doivent
 „ pas

pas s'imaginer pour cela d'être encore au-
 jourd'hui les objets de la colere de Dieu.
 Quoi qu'elles ne mettent au Monde
 leurs Enfans qu'en souffrant, elles peu-
 vent se regarder come en état de salut,
 pourvû qu'elles leur donent ensuite une
 bone éducation, & qu'elles pratiquent
 constamment elles mêmes les Vertus
 qu'elles prescristent à leur Famille.

S'il me falloit quelque autorité pour la
 réunion de ces deux sens, il ne me seroit
 pas difficile d'en trouver. Je citerois d'abord
 ce qu'a dit *Clément d'Alexandrie*, en parlant
 du Mariage. *Il y a une récompense*, dit-il,
proposée à ceux qui ont mis des Enfans au
Monde sagement, & qui les ont élevés &
instruits au Seigneur.*

Après le suffrage d'un Père de l'Eglise, il
 semble qu'il ne conviendroit pas de citer
 celui des Auteurs Païens. Mais ils n'ont pas
 laissé de dire de fort bones choses en matière
 d'Education. Voici coment un de leurs Poë-
 tes s'adressoit à un Père & à une Mère de
 son tems. *On vous est obligé*, leur dit-il, *d'a-*
voir doné un Citoïen à la Patrie, pourvû que
par vos soins il soit utile à la République . . .
L'Education que vous donerés à vôtre Fils n'est
pas d'une moindre importance, non plus que
 tout

* Remarq. Posth. de Beaufobre sur *I. Tim. II. 15.*

*tout ce que vous voudrés lui faire apprendre **.

Mais, MONSIEUR, je vous avoueraï ingénument ce que je pense de la réunion de ces deux sens. Elle peut fort bien se faire dans la Chaire, par un Prédicateur qui seroit obligé d'expliquer ce Texte. Par là il s'ouvreroit un beau champ, pour dire des choses utiles, en pressant sur tout la nécessité d'une bone Education. Cependant la bone Critique veut que l'on opte, que l'on se détermine pour un de ces deux sens, & je n'hésite pas à vous avouer, que je croi qu'elle décide pour le premier. Plus j'examine ces paroles de *St. Paul*, & plus je suis convaincu, qu'il a voulu simplement dire ceci ; que, quoi que les Femmes soient encore condanées aujourd'hui à souffrir les douleurs de l'accouchement, en conséquence de la sentence prononcée contre le péché de nôtre première Mère, ces souffrances ne doivent leur donner aucune défiance de leur Salut. Elles sont en état de grace, pourvû que d'ailleurs elles aient une conduite vertueuse & chrétienne. C'est ce que la Version de Genève a fort bien rendu. Je suis &c.

SUL

* *Gratum est quòd Patriæ Civem Populoque dedisti.*

Si facis ut Patriæ sit idoneus, . . .

Plurimum enim intererit quibus artibus, & quibus hunc tu

Motibus instituas.

Juvenc. Sat. XII. v. 70.



SUITE DE L'ESSAI

*Sur la Critique **

LE Nom de Libelle, pris dans un sens général, s'applique à tout Ouvrage calomnieux, qui tend à ruiner la réputation de quelqu'un ; mais je l'envisage ici dans un sens plus resserré ; & je nomme Libelle toute Critique d'un Ouvrage, qui s'attache non seulement à en relever fatiriquement les défauts, mais qui encore attribue à l'Auteur de cet Ouvrage des Vices propres à le deshonorer. Telles ont été quelques Critiques des Ouvrages de Mr. de *Voltaire*, enfantées par l'Envie, la plus noire. Elles ne lui ont pas même passé quelques tours de Page, qu'il avoit fait dans sa jeunesse, & dont bien peu de personnes ont été exemptes à cet âge. Qu'on impute, au fameux *Rousseau*, des Vices faux ou véritables, en fera-t-il moins grand Poète ? Qu'importe au Public, qu'un Auteur soit vertueux ou non, si ses Ouvrages sont utiles !

Mais pour faire mieux voir toute l'infamie

K

mie

* Voici les Journaux d'Avril & de Juin. Nous nous ferions fait un plaisir de donner ces Essais sans laisser d'intervale, mais l'Auteur ne nous les a point fait parvenir à tems.

mie du Libelle, considérons le par rapport à Dieu, par rapport à la Société, & par rapport à nous mêmes. Nous verrons qu'il manque évidemment à ces trois égards, & qu'il n'est rien de plus odieux, de plus vil, & de plus méprisable que ce genre de Critique.

Quoi de plus contraire aux Loix que L'ÉTRE SUPRÊME a daigné nous donner ! Quoi de plus opposé à cet Amour du Prochain, qu'il nous recommande si expressément, que de chercher à le calomnier, à le rendre l'objet du mépris & de l'indignation des autres Hommes ! Y a-t-il quelque chose qui blesse autant la charité que ces Libelles, qui n'ont pour but que de difamer, & de couvrir de honte & d'ignominie, un Homme qui le plus souvent ne s'est attiré notre haine, que parce qu'il a plus d'Esprit, de Bon-Sens, ou de Génie que nous.

Le Libelle apporte un dommage très grand à la Société. Un Livre dont on nous fait envisager l'Auteur come un Scélerat, come un Monstre indigne de charger la Terre de son poids, peut-il produire quelque fruit dans des Cœurs préoccupés ? Quand les Pensées qu'il renfermeroit, seroient les plus utiles, les plus pures, les plus propre à nous porter à la Vertu, elles ne pourront nous persuader. Prévenus des Vices de celui qui les a formées, nous ne les regarderons que come

des paroles, qui sous une apparence de Sagesse, couvrent un Poison mortel. De plus cet Homme qu'on difame & dont on flétrit la réputation si cruellement, qui auroit pû, par d'autres Productions excellentes, enrichir notre Esprit & corriger nos Mœurs, abattu sous le faix des Calomnies, acablé de douleur, en se voiant déchirer sans pitié, n'osera plus mettre au jour des Idées, qui ne feroient qu'augmenter la rage de ses Ennemis & rendre plus amer, le fiel qui découle de leur Langue & de leur Plume véneuse.

Mais de quelle confusion le Libelle ne couvre-t-il pas son Auteur même? L'Envie, la Haine, la Lâcheté, un Esprit bas, voilà les marques qui le caractérisent. Un Homme vertueux, rempli d'Honneur & de Probité, ne regardera jamais d'un œil envieux, la réputation d'autrui. Il tâchera de l'égalier, mais jamais de la ruiner. Il s'efforcera de parvenir au même degré de gloire que son Rival, mais il ne cherchera pas à l'obscurcir. Quelle honte est ce donc pour celui, qui ne pouvant égaler la réputation d'un autre, se sert des moïens les plus vils pour la flétrir, sur tout quand il vient à être découvert?

Mais les Gens de cette sorte, come s'ils étoient persuadés eux mêmes de l'indignité de leur Procédé, craignent de paroître, sachant

bien que ces tems si favorables pour eux, où il leur fuffoit d'acuser un grand Home d'Atheisme, pour le perdre, ne sont plus, & que dans le Siécle où nous sommes, il faut des preuves convaincantes pour nous porter à refuser nôtre estime, à quiconque s'est illustré par ses Productions dans la République des Lettres. Dans un âge moins éclairé que le nôtre, le grand *Gallilée* gémissoit dans les fers; & ce Père de la Philosophie, l'illustre *Descartes*, étoit regardé come un Athée. Aujourd'hui on les admire, on fait leurs Elogés, on leur done les Loüanges qui leur sont dues. Faut-il donc que quelques Années de plus ou de moins, produisent cette différence?

Jé finirai cet Essai, par quelques considerations sur la *Logomachie*, ou Dispute de Mots, dont on ne fait que trop d'usage dans la Critique.

Elle se divise en trois sortes. La première consiste uniquement à ataquier le Stile d'un Auteur; la seconde à doner une interpretation maligne & dangereuse à ses Pensées; & la troisiéme enfin à s'emporter & à invectiver son Adversaire.

La *Logomachie*, dans le premier cas, est avantageuse. Elle rend un Auteur plus circonspect; elle l'engage à écrire clairement & intelligiblement; en un mot, elle l'oblige à l'élégance, & le met en état de se faire

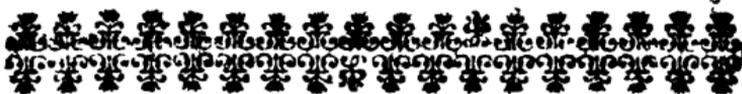
lire avec plaisir par tout le monde. D'où il résulte évidemment un avantage réel pour le Public. Les choses les mieux pensées perdent beaucoup de leur prix, lorsqu'elles sont mal exprimées. Les Matières de Morale, sur tout, ont un besoin particulier, d'être traitées de façon à faire disparaître, de devant les yeux d'un Lecteur, leur sécheresse naturelle. Notre Esprit a un malheureux penchant pour la bagatelle, dont on a bien de la peine à le guérir. On ne peut le ramener sur des Sujets sérieux, qu'après de grands efforts. Mais on parviendra aisément à les lui faire goûter, dès que les Fleurs qu'on y semera formeront un Jardin agréable, orné & délicieux de ce qui n'étoit auparavant qu'une Campagne pelée, nue & aride. Des Vérités exposées délicatement, des Leçons données en termes judicieusement choisis, séduisent, si j'ose m'exprimer ainsi, notre Cœur, & s'influent flatueusement en nous. Elles nous font adorer cette Vertu, qu'on nous représente avec un Visage riant, & qui ombrageant son Front d'une Guirlande de Fleurs, invite tous les Mortels, avec un air enchanteur, à suivre ses Sentiers. Il faut rarement tonner, en recommandant aux Hommes la pratique de leurs Devoirs. C'est le sûr moyen de les en dégoûter. Ils n'aiment pas à agir par crainte. La

ducœur les amène beaucoup mieux au but qu'on leur propose. Mais s'il faut absolument inspirer de la terreur, que ce soit le moins souvent qu'on pourra.

La Logomachie, dans le second & dans le 3^{me}. cas, doit être en horreur à tout Homme raisonnable. C'est le caractère de la Scélératesse la plus criminelle, d'empoisonner des paroles innocentes, & de leur donner un sens capable de rendre celui qui en est l'Auteur, l'objet de l'indignation publique: C'est aussi une marque de peu de Génie, d'une mauvaise Education & d'une Naissance basse & vile, que d'invectiver un Auteur, & de ne faire consister la force de son raisonnement que dans des injures atroces, produites ordinairement par la Haine ou par l'Envie. * *Les Invectives, dit Cicéron, les Injures, la Colère, les Débats, & les Disputes, soutenues avec opiniâtreté, m'ont toujours paru ravaler la Philosophie. La vraie Gloire;* dit Mr. le Président Bouhier, dans sa Traduction des *Tusculanes. La vraie Gloire des Critiques consiste à chercher la Vérité & à rendre justice à qui l'a trouvée. Quel bonheur, si des Préceptes aussi sages étoient suivis!*

SU-

* *Maledicta, contumeliarum, tum iracundiarum, contentiones, contumeliosae in disputando pertinae; indignae mihi Philosophiae videri solent. Cic. de Fin. lib. II. 27.*



SUJET DU PRIX

*De l'Académie des Jeux Floraux , pour
l'Année 1754.*

Rien n'avilit plus les Gens de Lettres , que l'ho-
mage qu'ils ne cessent de rendre à ceux qui n'ont
d'autre mérite que leurs Richesses.

SI le Riche connoissoit ses besoins , il ren-
droit hommage à ceux qui ont de l'Esprit
& des Talens ; Trésors bien au dessus de
l'Or & de l'Argent : Mais les avantages que
donne la Fortune , & qu'elle prodigue sou-
vent à ceux qui le méritent le moins , sont
les seuls qui lui paroissent dignes de son apli-
cation & de ses recherches. Il n'est pas sur-
prenant que l'aquisition des Richesses étant
le but unique de tous ses travaux , elles en
soient la seule récompense , & qu'il soit aussi
dénué des Dons de l'Ame, qu'il est favorisé
de ceux qui ne regardent que le Corps , &
qui sont aussi périssables que lui. Il paroît
que la Providence ne fait guères de cas de
ces Biens faux & passagers , puis qu'elle les
distribue souvent à des Persones , qui se
laissent éblouir de leur éclat , & qui leur
donant un prix immense, dans leur imagi-
nation.

nation, se flatent de posséder le souverain Bonheur, lors qu'ils n'ont qu'un vil Métal; Gens qui calculent leurs Vertus & leurs bonnes Qualités, par le nombre des Pistoles, renfermées dans leur Cofre fort.

*Dans mon Cofre, tout plein de bones Qualités,
J'ai Cent mille Vertus en Louis bien comptés.*

BOILEAU.

L'Home de Lettres, par d'indignes flateries, contribuera-t'il à confirmer l'Home riche dans une Séduction si dangereuse? Ne se dégrade-t-il pas lui-même, en prodiguant son encens à une vaine Idole? N'est-ce pas trahir la Vérité, que de doner aux Richesses les louanges qui ne sont dûes qu'aux Talens & aux Vertus? Disons-le, avec franchise, c'est tendre des pièges à l'Opulence, c'est la confirmer dans la présomption, c'est enfler son orgueil, que de lui acorder des Eloges que le Cœur désavoïe, & qui ne sont dictés que par une basse adulation.

L'Home de Lettres doit mietux conoitre qu'un autre le prix de la Vérité. Se laisser conduire à un Intérêt fordide, c'est démentir sa Profession; c'est orner *Plutus* des dépouilles de *Minerve*; c'est élever un Autel à ce qui n'a qu'un faux éclat, à ce qui est le jouet des Elémens, que rien ne peut fixer,
&

& qui est sujet à d'éternelles vicissitudes. Faire la Cour à un Home, uniquement parce qu'il est riche, c'est se rendre complice de tous ses défauts, & les faire envisager come des Vertus. On se plonge avec lui dans le Luxe & dans la Moleffe; on prend une teinture de ses Inclinations & de ses Vices; on l'entretient dans la pensée funeste, que l'unique félicité de l'Home consiste à amasser des Richesses, qu'elles méritent seules d'être l'objet de nos vœux & de nôtre adoration, & que tout doit plier & fléchir en leur présence.

L'Home peut-il s'avilir d'avantage, qu'en trompant celui qu'il loue, & en mettant les Sciences aux pieds des Richesses? Si tu savois vivre de Légumes, disoit Diogène à un Philosophe Courtisan, tu ne serois pas réduit à flater un Tiran. Oui, ce n'est qu'une grossière sensualité, l'amour de la bone chère, le goût des plaisirs bruians, qui trainent l'Home de Lettres à la Table, & dans le Palais de l'Home riche. Quel affreux abaissement, que d'acheter, au prix de sa Liberté, le frivole avantage de goûter des Mets délicieux, & des Vins exquis! Qu'on ne s'y trompe point; cette brillante Servitude, n'en est pas moins un Esclavage honteux. Quoi de plus bas, que de ramper auprès
d'un

d'un Home fier de son Opulence, que d'applaudir à tous ses Discours, que de louer tout haut, des sottises que l'on méprise tout bas? Quel Rôle plus abject, que de chercher, dans les regards du Maître, s'il est content de nôtre avilissement, & s'il ne soupçonne point les indignes motifs, qui nous engagent à flater sa Personne, & à applaudir à tous ses penchans! Mais qu'arrive-t-il, lors qu'après un revers assez ordinaire à l'Home riche, sa fortune est renversée, & qu'on voit tous ses Flateurs s'évanouir avec elle? Peut-on s'empêcher de mépriser & de condamner ces Ingrats, qui n'étoient retenus auprès du Riche, que par les liens de l'Intérêt & de la Volupté? Les Belles Lettres, qui doivent inspirer des sentimens de modestie, de frugalité, & de reconnoissance; les Belles-Lettres qui ont quelque chose de si pur & de si noble, seront elles ternies par le reproche honteux de vanité, d'avarice, de dureté, & de gourmandise?

Je fus témoin, mais non sans indignation, d'une Conversation entre un Home opulent, qui tenoit Table, & un de ses Parasites, de ces Piqueurs d'Affiété, qui vendent leurs bons mots pour un Repas somptueux & donnent de la fumée, contre des Viandes solides. L'Home riche lui disoit, que sans lui,
il

il seroit réduit à mourir de faim, ou à ne se nourrir que de Fèves. Le Parasite répondit, qu'il étoit vrai; qu'il n'avoit pas une aussi bonne Table que lui, mais qu'il prétendoit que le Riche lui avoit obligation de ce qu'il vouloit bien y assister; que sans lui les meilleurs Mets paroistroient fades & insipides à tous les Convives, que c'étoient ses petits Contes & ses Chançons, qui y mettoient le sel, & qui en faisoient l'agrément: C'est-à dire, qu'il vouloit bien faire le Mé tier de Bouffon, pour divertir les Spectateurs. Ne vaudroit-il pas mieux jouer le Role de Maçon, ainsi que le fit *Apollon*, lors qu'il fut relégué sur la Terre?

Que n'aurois-je pas à dire de ces lâches Ecrivains, qui profanent le Temple des Muses, en érigeant en Divinités, les Riches, à qui ils dédient leurs Ouvrages,

Vendant au poids de l'Or, une Once de Fumée.

Il en est des Riches, come des Grands. On grossit leurs bones qualités, & par là on les livre à la Séduction la plus dangereuse. L'on diminue leurs défauts, & par là on les empêche de s'en corriger. Par une honteuse bassesse, & un Mensonge criminel, on en vient jusqu'à ce point de flaterie, d'ériger leurs Vices mêmes en Vertus, & de faire

regarder, come des Dieux, de vilis Mortels, qui sont à peine des Homes.

*Méprisables Flateurs, présent le plus funeste,
Que fasse à tout Mortel la colère cèleste.*

Alexandre même, tout enyvré qu'il étoit des fumées d'une fausse Gloire, ne pût s'empêcher de le moquer de ces Adulateurs, qui l'adoroient come un Dieu: Au Sang, dit-il, qui coule de ma blessure, je vois bien que je ne suis qu'un Home. Et Cuius le Grand, Roi d'Angleterre, ne tourna pas moins en ridicule d'indignes Courtisans, qui l'encensoient come une Divinité: Si je suis un Dieu, leur dit-il, j'ai droit de comander aux flots de la Mer, & je leur ordone de s'arrêter ici, & de ne point passer jusques là, & les regardant ensuite avec indignation: Vous voies, ajouta t'il, que les Ondes se moquent de mes Ordres, & ne reconnoissent que ceux de nôtre Souverain Maître.

Mais où sont les Grands & les Riches, assés sages, pour se garantir des pièges que leur dresse une lâche flatterie? Où sont ceux qui sont assés modestes pour préférer le Langage d'un Home vrai & sincère à celui d'un vil Flateur? Difons-le pourtant, à l'honneur de l'Humanité, je conois des Riches, qu'on peut placer dans cet ordre, & qui joignent aux Richesses, le rare talent de favoir en faire un bon usage.

*Un Riche généreux mérite notre hommage,
 Du Genre Humain il est le Bienfaiteur,
 De la Divinité, c'est la plus noble Image.
 S'il n'est Grand par l'Esprit, il est Grand par le Cœur.*

J'ose même dire, que le Riche, qui joint aux Richesses, le précieux talent de l'Esprit, a un grand avantage sur le Pauvre, à égalité de génie. Son Opulence le met en état de se procurer divers secours, qui manquent à l'Indigent. Par là même il a ordinairement l'Esprit plus orné, il s'exprime avec plus de facilité & d'assurance. La Misère inspire une sorte de timidité, qui coupe, pour ainsi dire, les ailes de l'Âme.

Homère a bû son saoul, quand il vit les Menades.
 Les besoins du Corps ne laissent pas à l'Esprit toute sa liberté, & le rendent bas, contraint & chancelant,

*Mais un Philo'sophe étoit
 D'un peu de richesse & d'aisance,
 Dans le chemin de Sapience
 Marche plus ferme de moitié.*

Le plaisir même que le Riche, lors qu'il est libéral, trouve à faire du bien, le remplit d'une joie pure, qui répand sur son Esprit, je ne sai quelle douceur, & quelles grâces qui augmentent le prix des Talens. Bienfaiteur généreux, la félicité d'autrui réjaillit sur lui; il est heureux du bonheur qu'il produit, & tout ce qui l'environe semble le féliciter & prendre part à sa satisfaction, & à sa joie.

GENEVE.



R E P O N S E

*A Madame ** , qui a traité cette Question ,
En quoi consiste la véritable Grandeur-
d'Ame ? Journal Helvétique de Juillet
1753. P. 53.*

J'Aurois bien regret , M A D A M E , qu'un
Home eût osé décider l'importante Ques-
tion que vous avés si bien traitée , & que
nous eussions été privés par là du plaisir de
vous entendre. C'est faire naître des Fleurs
sur le Parnasse , que de le faire cultiver par
les Dames ; il se glorifie d'être orné par de
si belles Mains , & les Muses se félicitent de
voir des Compagnes , qui disputent aux Ho-
mes le prix du Génie & des Talens.

Gelastin , à qui vous donés un petit coup
de bec , en passant , pense à cet égard come
moi ; il a des yeux & un Cœur ; & il se plait
à rendre justice au Beau Sexe. Si vous le co-
noissies , vous l'aimeriés : Quoi qu'il sache
bien des choses , qu'on ignore ordinairement
à son âge , il n'en fait point parade auprès
des Dames , à moins qu'elles ne veuillent
être instruites ; & dans ce cas la délicatesse
de ses sentimens , de ses pensées & de ses
expressions rend ses leçons , si l'on peut les
nommer ainsi , aussi agréables qu'utiles.

Par

Par exemple, *Madame*, si vous l'aviés consulté sur vos Vers, il n'auroit pas manqué de vous doner sur ce sujet de bons avis, dont il vous auroit été très aisé de profiter;

*Quand on fait la Langue du Cœur,
On sait bien-tôt toutes les Langues.*

Si vous l'aviés favorisé d'un baiser, il auroit été trop païé, & pour quoi lui dérober cette précieuse récompense! *Marguerite* d'*Ecosse* baïsa bien *Alain Chartier*, qui étoit fort laid; & *Gelastin* ne l'est pas. Mais il fortoit de belles choses, dit *Marguerite*, de la bouche d'*Alain*; il n'en fort pas de moins belles de celle de *Gelastin*.

Voïés vous, *Madame*, le vrai Héroïsme ne consiste pas toujours à subjuguier les Nations, à se vaincre soi-même, à être content de son fort;

Le Sage à son état doit plier son Courage.

Il ne consiste pas toujours à être assés sincère pour ofer dire la Vérité à un Grand qu'elle peut ofenser; à badiner sur la Mort & à la voir venir sans pâlir. Vous nous avés pris que la véritable Grandeur d'Ame ne consiste point dans un vain apareil de gloire, & dans une orgueilleuse fanfaronade. En quoi donc la ferons nous consister? A faire des Heureux, à ressembler à cet Empereur,

*Qui soupireoit le soir, quand sa Main fortunée
N'avoit, par ses bieufaits, signalé la Journée.*

Mais combien d'Heureux une Dame aimable ne peut-elle pas faire d'un mot, d'un seul de ses regards ! Faut-il, pour faire briller sa Grandeur d'Ame, résister aux penchans les plus naturels, & être la Victime d'une farouche Vertu ? Mais cette Vertu forcée & montée sur des échasses, est élevée trop haut pour se soutenir long-tems : A la moindre chute,

*Le Masque tombe,
L'Homme y este
Et le Héros s'évanouit*

Ce n'est pas qu'il n'y ait une sorte d'Héroïse à triompher de ses Passions. J'ai connu un Jeune-Homme affés sage, pour respecter l'Innocence d'une belle Fille, que sa Misère avoit livrée entre ses mains. Il la mit en état de n'être pas obligée de paier tribut au Vice.

*A la place de ce Socrate
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate,
Sera le dernier des Humains.*



L E T T R E

De six Dames aux Journalistes.

MESSIEURS,

Nous sommes six Veuves, qui avons passé le bel Age; mais devons nous l'avouer? N'importe, le mot est lâché, il seroit ridicule de l'effacer. Nous ne sommes donc plus assez jeunes pour aimer, & pour être aimées. Nous avons beau, nous écrier, *Revenez Age des Amours*. Helas! il ne revient point; Que faire pour remplacer un Amusement si doux & si agréable? Il ne nous reste que deux ou trois partis à prendre: Etre Joueuses, Dévotes, ou nous jeter dans le bel Esprit; car enfin, il faut avoir quelque occupation, & jouer quelque Rôle dans le Monde.

Nous n'avons pas du goût pour le Jeu; nous sentons que nous avons quelque chose de mieux à faire que de perdre nôtre Argent, ou de gagner celui d'autrui; nous sommes trop impatientes, & trop peu attentives pour méditer profondément sur la combinaison des Cartes. L'une de nous a lû, je ne sai en quel Livre, que des Seigneurs *Anglois*, étant

L

avec

avec le célèbre *Locke*, se mirent à jouer. Le Savant prit ses Tablettes, & comença à écrire tout ce que disoient ces Messieurs. Ils y prirent garde, & lui demandèrent ce qu'il écrivoit: *J'ai crû*, leur dit-il, *qu'étant avec les plus beaux Esprits d'Angleterre, ce qu'ils disoient méritoit bien d'être recueilli avec soin, & je me suis fait un plaisir d'être votre Secrétaire. Depuis une heure que vous joués, voici vos propres paroles. De si beaux Discours méritent bien d'être transmis à la Postérité la plus reculée: Matadors; sans prendre; Codille. &c.* Ces Messieurs se mirent à rire de ce badinage; ils sentirent qu'ils pouvoient s'occuper plus utilement; ils quittèrent le Jeu, & s'entretinrent de choses dignes en éfet d'être recueillies, & publiées.

Les Matières qui font le sujet de nos Conversations ne font pas si importantes; mais elles ne font pas, come le Jeu, *au dessous du Rien*. Point de Médifances ni de Calomnies; nous les détestons: Se jouer de la réputation du Prochain, quelle noirceur! Enterrissant celle d'autrui, donerons nous du lustre à la nôtre! Quand j'aurois à choisir entre deux défauts, j'aimerois mieux encore la Galanterie, que la médifance: La Galanterie répand de la politesse sur les Manières; elles prête des Graces à l'Esprit; elle ouvre
le

le Cœur à l'Humanité & à la tendresse. Mais la Médisance, & la Calomnie, sur tout, défigurent les plus beaux traits, elles aigrissent l'Esprit, & remplissent le Cœur d'un venin mortel; elles jettent le trouble & la discorde dans la Société, & font plus de ravages que la Guerre la plus funeste.

Votre Correspondant, *Messieurs*, qui, quoi qu'aveugle, a si bien raisoné sur les Couleurs, & qui les compare si ingenieusement à différentes Passions, a bien eu tort, ne lui en déplaise, de ne rien dire sur la Médisance. Il est vrai qu'il parle de l'Envie, qui est sa Mère, & sa fidèle Compagne; aussi maigrit-elle, come l'Envie, de l'embonpoint du Prochain; elle tâche de flétrir ses Vertus, & de lui doner des Vices: Toute la différence, suivant nous, c'est que selon notre Philosophe aveugle, l'Envie est jaune, & selon nous, la Calomnie sera noire: Ne seroit-il pas plaisant, si l'on pouvoit distinguer les différentes Passions, qui agitent les Hommes & les Femmes, au diverses Couleurs de leur Visage, & que l'Hipocrisie ne pût plus nous séduire par un Masque faux & trompeur?

L'horreur que nous témoignons ici pour l'Hipocrisie, marque assez, que nous ne saurions nous résoudre à nous enveloper du Manteau de la Dévotion. Nous chérissons la

Religion, nous tâchons d'en pratiquer les Maximes; nous aimons Dieu; mais nous tenons encore au Monde, & les liens qui nous y attachent sont trop forts, pour les pouvoir rompre aisément. Nos progrès dans la route de la Pieté ne sont pas aussi rapides que nous le désirons, nous espérons pourtant que nos efforts nous conduiront au but: Rien ne nous fera plus de plaisir, car il en coûte peut-être moins d'être Vertueux en effet, que de le paroître.

N'étant ni Joueuses, ni Médifantes, ni Dévotes que ferons nous? Apprentives Beaux-Esprits! Nous ne sommes pas assez jeunes pour le devenir. Les Muses come les Amours, s'éfarouchent, à l'approche des rides & veulent être ornées des Fleurs du Printems: Il ne nous reste qu'à être raisonnables. Heureusement, ce partage n'est pas le plus mauvais. Mais que faire de nôtre Raison? Il faut bien l'exercer; elle se rouille dans la solitude; & s'apesantit faute d'en faire usage.

Presque tous les Hommes ont leur Cercles, qui nous dérobent leur Compagnie, & nous privent de leur entretien. Nous voila réduites à être seules, ou à faire come eux. Serions nous coupables en les imitant? On ne sauroit blâmer ce qui est légitime, & ce qui est consacré par l'exemple general. Je ne
ferai

ferai que ce petit raisonnement aux Ennemis des Cercles : *Ou ils sont bons, ou ils sont mauvais ?* Ils ne peuvent pas être mauvais, car les Hommes sont trop sages, trop judicieux, pour pratiquer ce qui n'est pas innocent. Les Cercles sont donc bons : Dans ce cas, on a de grandes obligations à celui qui a publié le premier, qu'il y a à *Geneve* de si bones Coteries. Nous ne saurions mieux faire, que de marcher sur les traces de nos Maitres ; & come ils ont banni les Femmes de leurs Cercles, il nous convient aussi d'exclure les Hommes des nôtres : Leur Commerce est trop dangereux. Nous ne voulons point d'Amis, qui puissent être Amans : Nous ferons voir que nous savons nous occuper, nous amuser même sans le secours du Jeu, de la Politique, de la bone chère & des Amans.





AUX JOURNALISTES

Sur les funestes effets de l'usage du Cuivre.

MESSIEURS,

CE ne font pas toujours les Pièces où règnent le plus d'Esprit & de Goût, qui sont les plus utiles. Celles qui concernent le bien de la Société, & qui ont pour objet la correction de quelques abus importans, ne sont pas moins avantageuses. Telle est une Lettre de Mr. *Rouffseau*, de *Genève*, sur le danger de se servir des Utencilles de Cuivre dans la Cuisine, & pour les Confitures. Mr. *Rouelle*, de l'Académie des Sciences, en avoit déjà fait conoitre les funestes effets, & Mr. *Thierrri*, Docteur en Médecine, a réuni, dans une Savante Thèse, une multitude de preuves capables d'éfrazier tout Homme raisonnable, qui fait quelque cas de sa santé, de sa Vie, & de celle de ses Concitoïens. On fait avec quelle facilité le Cuivre se rouille; & quels sont les facheux effets du *Verdet*, qui est la rouille de Cuivre, & qui est un Poison des plus funestes. La Vapeur même de ce Métal est fatale à tous les Ouvriers qui travaillent en Cuivre, & cause les symptômes les plus pernicieux. C'est-ce qui a dé-

-terminé

terminé plusieurs Persones à bannir entièrement le Cuivre de leur Bateria de Cuisine, & à ne se servir que de Fer étamé, ou de Vaisseaux de Terre cuite, qui résistent au Feu. L'Étain même n'est pas exempt de soupçon, parce qu'il est souvent mêlé d'Arсениc, & d'ailleurs, la Lame d'Étain, dont on se sert pour étamer le Cuivre, est si mince qu'elle se dissout aisément dans la graisse des Viandes, & dans l'Eau même. Alors le Cuivre se trouve à découvert, & ne manque point de se calciner, & de se changer en Verd de gris. Des Persones qui ont eû des Accidens affreux, après avoir mangé des ragouts faits dans des Vaisseaux de Cuivre, sont de tristes témoins des mauvaises qualités de ce Métal: Aussi le Prince de *Conti* a fait proscrire de sa Cuisine tous les Vaisseaux de Cuivre; Mr. le Duc de *Duras*, Ambassadeur en *Espagne*, en a fait autant, & Mr. *Duverney* vient d'ordonner une Bateria de fer pour l'École Militaire.

S'il y a une Nation au Monde qui dût s'opposer à l'expulsion du Cuivre, c'est certainement la *Suède*, où l'on trouve tant de Mines de ce Métal: Cependant Mr. le Baron de *Scheffer*, Sénateur à *Stockholm*, & ci-devant Ministre Plénipotentiaire à la Cour de *France*, a écrit à une Dame de *Paris*, qu'on

est actuellement occupé en *Suède*, à réformer, les anciennes bateries de Cuisine & autres Utenciles de Cuivre, pour y en substituer d'autres de Fer.

Il est certain que le *Cuivre* est le plus dangereux de tous les Métaux, sans en excepter même le *Plomb* avec lequel on l'étame souvent, & qui cause des tremblemens aux Ouvriers, qui travaillent à le tirer de la Mine. Il a en éfet une froideur très contraire aux Nerfs. Pour le Cuivre, il y a une témérité impardonnable à en faire usage en Médecine, de quelque manière qu'on le déguise, on ne sauroit le corriger, ni le dérouiller de ses qualités funestes & corrosives; son acreté se manifeste malgré tous les adoucissmens qu'on emploie pour le purifier, & le rectifier. *L'Ens Veneris*, le *Précipité verd*, sont des Médicamens qu'on devoit absolument bannir de la Médecine; le seul usage qu'on devoit faire du Cuivre, c'est dans la *Pierre Infernale*, destinée à ronger les chairs. Ainsi Ceux qui ont voulu désigner la Planète de *Venus* par le Cuivre, ont voulu sans doute marquer par là, ses malignes Influences.



STANCES IRREGULIERES,

Sur la Convalescence de Mr. LULLIN, Pasteur, & Professeur en Histoire Ecclesiastique à GENEVE.

ARbitre de nos Destinées,
 Toi qui tiens en tes mains les Siècles, les Années,
 De celles de LULLIN veille étendre le cours !
 C'est faire des Heureux, que prolonger ses Jours.
 Dissipe nos vives alarmes ;
 Daigne entendre nos Vœux, faire tarir nos larmes,
 Et lui doner un prompt secours !

Celui pour lequel je t'implore,
 Tu le fais, ô mon Dieu, fidèle à son Devoir,
 En toi mettoit tout son espoir.
 Son Cœur, qui te craint & t'adore
 Se plait à célébrer ton Nom & ton Pouvoir !

Il ne porta jamais l'Eloquence profane,
 Dans la Chaire de Vérité :
 Son Discours plein de dignité
 Des Ornemens qu'elle condane,
 Rejette l'éclat emprunté.
 Satisfait d'être un digne Organe,
 Qui conduit nos Esprits à l'Immortalité
 Les Talens, que du Ciel il reçût en partage
 N'enflèrent point sa vanité.

Des Dons que tu lui fis , il te rendoit hommage ;
 L'Homme intelligent , l'Homme sage ,
 Adore en la Divinité ,
 Les Présens qui sont son Ouvrage ;
 Et reçoit du même visage
 Les revers , la prospérité.

Modeste en ses succès , ferme dans les Disgraces ,
 Dans la route des Saints , dont il suivoit les traces ,
 On ne le vit point chanceler.

Et sur le Char pompeux de l'aveugle Fortune
 Jamais du Malheureux la présence importune
 Ne parût le troubler.

Son Oreille & son Cœur s'ouvroient à sa misère ;
 Sa Main sur lui répandoit ses bienfaits ;
 Il soulageoit ses Maux , ainsi qu'un tendre Père ,
 Veut rendre à son cher Fils , qu'un chagrin desespère
 Le bonheur & la paix.

Toujours le zèle , qui l'enflame
 Fût conduit par la Charité.
 Jamais la fole Volupté ,
 Ni de la Soif de l'or l'injuste avidité ,
 De son venin subtil n'empoisona son Ame.

Mais Dieu Puissant , tu calmes ses douleurs ;
 LULLIN , de la Santé , va goûter les douceurs :
 La Mort suspend les Coups qui menaçoient sa tête ;

Un

Un calme heureux succède à la tempête,
Et la joie à nos pleurs.

Tu rens à nôtre Ame soumise

Un Grand Home à l'Etat, un Pasteur à l'Eglise ;
Aux Arts un Protecteur, un Guide à la Vertu.
Puisse ce Citoyen, si cher à la Patrie,
Lui consacrer long-tems son Esprit & sa Vie !
Et dans l'utile Emploi, dont il est revêtu,
Puisse-t'il, pour l'honneur de nôtre Académie,
Laisser un Successeur formé par son Génie !
Qu'il en soit, come lui, le Modèle & l'Apui !
Qu'il soit par son savoir, son goût, sa Modestie,
Digne d'elle & de lui.

Oui ton Corps, *Cher Lullin*, de ce mal qui te blesse,
A déjà surmonté le Venin destructeur :
De ton Ame il ne peut alterer la noblesse ;
Lui même tirera de sa propre foiblesse,
Plus de force, & plus de vigueur.

Ainsi quand le Soleil d'un ténébreux nuage,
Perce la noire obscurité,
Sortant du Voile épais qui couvroit sa clarté,
Il en brille bien d'avantage.

GENEVE le 14. Août 1753.



LA SOLITUDE

Heuroux , qui retiré dans le Temple des Sages ,
 Voit en paix sous ses pieds se former les Orages ,
 Qui contemple de loin les Mortels infensés ,
 De leur joug volontaire Esclaves emprefsés ,
 Inquiets , incertains du chemin qu'il faut suivre ,
 Sans penser , sans jouir , ignorant l'art de vivre.
 Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ,
 Poursuivant la Fortune , & la manquant toujours.
 O Vanité de l'Home , ô foiblesse , ô Misère !
 Des Aveugles Humains , voilà le caractère.
 On recherche les Grands , dans le Malheur Amis ,
 Ingrats dans la Fortune , & bien-tôt Ennemis.
 Nous sommes , de leur Gloire , un Instrument servile ;
 Rejeté par dédain , dès qu'il est inutile ,
 Et brisé sans pitié , s'il devient dangereux.
 S'ils nous aimoient enfin , serions nous plus heureux ?
 Pourrions nous échaper aux fureurs de l'Envie ?
 Pourrés vous à ses coups dérober vôt're Vie ?
 Malheur à ces Mortels , qui n'ont jamais goûté ,
 Ce plaisir doux & pur , pour l'Ame du vrai Sage ,
 D'applaudir au succès qu'un autre a mérité ;
 De se voir , s'admirer , s'aimer , dans son Ouvrage !
 Dans l'Eloge d'autrui le mien est répété.

STAN-



S T A N C E S

Sur les Vocations.

LE Ciel en nous donant la vie,
 Nous affermit aux mêmes Loix ;
 Mais pour le bien de la Patrie,
 Il nous forme à divers Emplois.

L'un doit, à couvert des allarmes,
 Dictér les Arrêts de Thémis ;
 L'autre, par la force des Armes,
 Repousser nos fiers Ennemis.

Celui-ci, pour doner l'exemple,
 Revêtu d'un honneur Sacré,
 Doit faire révéer le Temple,
 Où lui même il est révéeré.

En marquant ces routes diverses,
 Le Ciel nous y veut faire entrer,
 Mais que nos volontés perverses
 Font d'efforts pour nous égarer !

Nous entrons souvent par caprice,
 Dans le chemin le plus bâti,
 Et nous començons par le Vice,
 Pour arriver à la Vertu ;

Souvent une force étrangère,
 Captive nôtre liberté,
 Et l'on est, par le choix d'un Père,
 Ce qu'on n'auroit jamais été.

Encore, si ce choix étoit sage ;
 Mais hélas ! que consulte-t'on ?
 Le Hazard, l'Intérêt, l'Usage,
 Et presque jamais la Raison.

En vain le Ciel & la Nature,
 Condannent cet aveugle choix ;
 En vain nôtre Cœur en murmure,
 On n'en écoute point la Voix.

Ainsi voit on l'Enfant timide,
 Qui sur les Lys devoit s'affeoir,
 Forcé par un ordre homicide,
 Porter la main à l'Encensoir :

Ainsi l'on voit croupir sans Gloire,
 Dans le crime ou dans le repos,
 Le Magistrat que la Victoire
 Eût compté parmi les Héros.

Ici j'aperçois l'Innocence,
 Qu'on arrache aux sacrés Autels,
 Et qu'une injuste violence,
 Immoie à des Dieux criminels.

Li,

Là, je vois marcher la victime,
Qu'on sacrifie à l'Intérêt ;
Une autorité légitimé
Porte un illégitime Arrêt.

Pères cruels. & parricides ,
Suspendés un coupable éfort ;
Songés que vous êtes nos Guides,
Non les Maitrés de nôtre Sort.

Vous pouvez nous montrer la route,
Ou nous devons porter nos pas ;
La Raison veut qu'on vous écoute ;
Mais conduisez, ne forcez pas.

Un choix dont les périls extrêmes
Nous menaent bien plus que vous,
Un choix qui se fait pour nous mêmes,
Ne doit pas se faire sans nous.





L E T T R E

*De Mr. DE LA BAUMELLE à Mr. ***,
sur ses Demêlés avec Mr. DE VOLTAIRE.*

VOUS êtes, surpris, *Monsieur*, que je fois mal avec *Mr. de Voltaire*. Il n'a pas tenu à moi, que je ne fusse son Ami: J'ai tout fait, d'abord pour l'aimer, ensuite pour être aimé de lui, enfin pour l'oublier, & pour l'engager à m'oublier. Je n'ai pu réussir: Il a voulu que je le craignisse. Je lui ai prouvé, que je ne le haïssois, ni ne le craignois. Je vais vous détailler les causes de nos Diférens. Jugez moi d'après ce détail; il est des plus vrais.

Mon premier soin, en arrivant à *Berlin*, fût de voir *Mr. de Voltaire*. Je ne le conoissois que par ses Ouvrages, & par quelques Lettres qu'il m'avoit écrites à *Copenhague*, au sujet d'une Edition de *Classiques François*, que j'avois projetée, à l'usage du Prince Roial de *Dannemarck*.

*Milord Tyrconnel** à qui j'étois adressé, me dit qu'il falloit flater *Mr. de Voltaire*, parce que *Mr. de Voltaire* étoit un Home dan-

* Ministre de France à la Cour de *Berlin*.

dangereux , & cultiver Mr. de Maupertuis , parce que Mr. de Maupertuis étoit un honête Home , & peut être le seul de nos François , que le Roi estimât réellement.

Je ne suivis point ce conseil , parce que le genre de Mr. de Maupertuis n'étoit pas le mien , & que je crus apercevoir de la passion , dans le mépris , que Milord Tirconel me témoignoit pour Mr. de Voltaire. Je savois bien des choses , qui n'étoient point à la gloire de ce Poète ; mais mon admiration pour lui , en rejettoit une partie ; j'excusois l'autre , en attribuant beaucoup à l'envie. Je le croiois capable de foiblesses ; je le croiois incapable de noirceur. Je le savois avare ; mais je ne l'imaginois pas injuste. Je pensois sur-tout , que , rempli de sa gloire , il étoit au dessus de ce puéril amour , que les Petits-Esprits ont pour tout ce qui sort de leur Plume. Presque tous ses Adversaires me paroissoient si petits , qu'à mes yeux , il n'en devenoit que plus grand. Le plaisir que m'avoit causé la lecture de quelques uns de ses Ouvrages , étoit bien propre à me séduire , & à couvrir une multitude de péchés ; car au plus fort de mon entousiasme pour lui , je sentois que je pardonnois bien des choses à l'Auteur d'*Alzire* , en faveur d'*Alzire* ;

Telles étoient mes dispositions : J'en fis

part à une Dame, que, par égard, je ne nommerai pas. Elle les approuva, come Amie, de Mr. de Voltaire, & fût ravie que le Ciel lui fuscita un Chevalier. Nous convimmes, qu'on n'avoit à reprocher à ce grand Poète que quelques momens.

Il étoit alors à *Potzdam*: Je lui donai avis de mon arrivée, lui difant que le defir de voir trois grands Homes m'amenoit en *Pruffe*, & quoi qu'il ne fût que le fecond, je le verrois pourtant le premier.

J'allois à *Potzdam*, le 1er. Növend. 1751. Je n'y vit que Mr. de Voltaire; mais je le vis 4. heures de fuite: Il me fit l'honneur de me doner à diner.

Il me questionna beaucoup, & même jufques à l'indécence. Toutes fes questions aboutiffoient à favoir, fi j'avois des deffeins fur la place de *la Mettrie*, dont on venoit d'apprendre la mort. Come j'avois un objet un peu plus relevé & que j'étois chez lui, pour lui rendre des hommages, & non pas pour lui faire des confidences, toutes mes réponfes aboutiffoient à lui faire entendre, que j'étois fort éloigné d'aspirer à remplacer *La Mettrie*.

Il me demanda, qui étoient les deux autres grands Homes, que je venois voir? Je lui dis, que l'un étoit le R O I. Oh! me ré-

répondit-il, il n'est pas si aisé de le voir. Et l'autre ? Mr. de *Maupertuis*. Il sourit amèrement ; il me parût qu'il auroit mieux aimé, que ce fût Mr. *Pelloutier*, Auteur d'une excellente *Histoire des Celtes*.

Il me parla de son *Siècle de Louis XIV.* Je lui parlai de mes *Lettres de Maintenon*. Il me demanda à les voir. Je me rapellai, qu'il avoit volé à *Tiriot* quelques *Lettres de Sévigné*, qu'il avoit fait imprimer à *Troyes* : Je les lui refusai très poliment. Il me répondit : Eh ! Qui est-ce qui vous les demande ?

Je tâchai de le gâcher ; mais je m'aperçus que je n'avançois point dans son Esprit : Je le savoit fort sensible à la louange ; à chaque instant j'allois l'encenser ; je fus toujours retenu par une mauvaise honte. Je n'ai point le courage de louer en face les personnes que j'estime.

Je partis de *Potzdam* trop mécontent de Mr. de *Voltaire*, pour n'être pas un peu mécontent de moi. J'avois été alarmé de la perfidie de son souris, de l'inégalité de son humeur, du brusque de son ton, des épines de son caractère. Mais enclin à lui tout pardonner, je me dis : Cet Homme est dans un mauvais jour ; il a mal digéré ; c'est l'indigestion qui le rend faux ; dur & cruel :

Quel dommage que cet Ame dépende si fort de cet estomac!

Deux jours après j'appris que Mr. de *Voltaire* avoit écrit, que j'étois venu à *Potzdam*, pour demander la place de la *Mettrie*, ce qui étoit me doner un ridicule complet. Je me justifiai, en prouvant que j'étois parti de *Berlin*, un jour avant la mort de la *Mettrie*, & en parlant de cette place avec l'indifférence qu'en éfet j'avois pour elle. On répandit aussi que j'avois écrit à Mr. de *Voltaire* une Lettre où je le mettois fort au dessus du Roi:

N ci-devant Secrétaire de M ,
aujourd'hui

Des Vers de FREDERICH, laborieux Copiste;

avoit été alarmé de mon arrivée: Il m'écrivit, qu'il me verroit avec plaisir à *Paris*; ce que je crus sans peine, & qu'il me conseilloit de partir incessamment de *Berlin*; ce que je n'eus garde de faire.

Le 1^{er}. de Décembre, Mr. de *Voltaire* m'écrivit que je l'obligerois beaucoup de lui prêter *Mes pensées*, Livre dont on lui avoit dit beaucoup de bien. J'hésitois long-tems. Cet Ouvrage étoit une espèce de *Mistère* à *Berlin*. Je ne voulois pas m'y faire conoitre par un Livre, quoi que je fusse que de

man-

mauvais Livres y eussent fait la fortune à bien des gens. J'y louois le Roi, & je ne voulois pas qu'on crût que mes louanges fussent intéressées. Il me suivoit qu'à *Copenhague* on eût vû de mauvais œil ces louanges. Et me paroïssoit au dessous de moi de chercher à me faire en *Prusse* un mérite de ce dont on m'avoit fait un crime en *Danemarck*.

Madame de ** me déterminâ. J'envoiai mon Livre à Mr. de *Voltaire*, avec une Lettre où je le défabusois de la manière la plus forte, du bruit qu'il semoit, que je voulois succéder à *La Mettrie*.

Au bout de trois jours, il me le renvoia, par son Valet de Chambre; mais sans m'écrire. La pag. 70. étoit marquée: Dans cette page il y a ces mots,

Qu'on parcoure l'Histoire ancienne & moderne, on ne trouvera point d'exemple de Prince, qui ait donés 7. mille Ecus de Pension à un Home de Lettres, à titre d'Home de Lettres: Il y a eu de plus grands Poètes, que Voltaire; il n'y en eût jamais de si bien récompensé, par ce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le Roi de Prusse comble de bienfaits les Hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un Prince d'Allemagne à combler de bienfaits un Bouffon ou un Nain.

Le 7. Décemb. le Roi arriva de *Potzdamm* à *Berlin* & Mr. de *Voltaire* avec lui. J'allai le voir, il me parla de mon Livre, m'en fit, d'un ton chagrin & dur, une Critique fort judicieuse & fort sévère, dont je profitai depuis, & dont je fus très mécontent alors. Il ajouta, qu'il n'avoit pas crû, que l'empressement qu'il avoit eû à entrer dans mon Projet de *Classiques* à *Copenhague*, eût mérité que je le traitasse aussi mal que je le traitois dans cet Ouvrage.

Je fus étonné: Je lui demandai l'endroit. Il me le cita: Je le lui répétai plusieurs fois mot à mot, lui soutenant toujours, qu'il étoit à sa gloire. Je ne sai donc pas lire, me répondit-il. Peut être bien, lui repliquai-je; mais toujours est-il sûr que je ne vous ai ofensé, ni voulu ofenser. Je retournerai ce Passage en cent façons différentes; je ne pus le faire convenir du seul sens qu'il puisse avoir.

Cependant, rougissant sans doute d'une si mauvais chicane, il s'attacha à cette autre phrase. *Il n'y eût jamais de Poète, aussi bien récompensé que Voltaire.* Il me dit que ce que le Roi lui donoit, n'étoit pas une récompense, mais un simple dédomagement; & il ajouta en autant de termes: Vous mavez sans doute pris pour un Home qui n'a point

point d'argent : Je lui répondis , que je savois qu'il étoit fort riche ; mais que ce n'étoit point par là qu'il étoit respectable. Il me répliqua qu'il étoit Officier & Chambellan du Roi : Je lui répétai ce qu'il avoit dit à *Congrève* , que s'il n'étoit que Chambellan , je ne me donerois pas la peine de le voir.

Ces paroles semblèrent l'adoucir : Il m'assura qu'il ne me savoit pas mauvais gré du Passage , mais qu'il ne me feroit pas si aisé , de faire ma paix avec Mr. le Marquis d'*Argens* , qui n'étoit ni un Boufon ni un Nain ; avec le Baron de *Pohnitz* , qui étoit Homme de condition ; avec le Comte *Algarotti* , qui méritoit beaucoup d'égards ; avec Mr. de *Maupertuis* , qui étoit Président d'une Académie , de laquelle il étoit bien résolu de défendre l'entrée à quelqu'un qui avoit écrit que les gens , qui sont plutôt les Amis du Roi , que ses Beaux Esprits , étoient des Boufons & des Nains.

Je lui demandai , si le Roi étoit instruit de cela ? Oui , me dit-il , & même fort indisposé ; il l'a lû. Eh , qui le lui a donc montré ? Vous m'aviez promis le secret : Oh ! me répondit-il , peut il y avoir du secret , après que vous avez confié votre Livre à un homme sans honneur & sans foi tel que N. . . . ?

Je fors ; je vais chez la Comtesse de ** ;

je lui conte mes peines. Elle m'assure que *Voltaire* est mon Ami ; que tandis que tout le monde me déchiroit, il avoit seul parlé pour moi ; que lors que le Passage fût cité au Souper du Roi, il avoit dit, en jettant brusquement sa Chaise, qu'il étoit affreux qu'un jeune Etranger ne pût paroître à *Berlin* sans être opprimé.

Que ces faits vinssent de Mad. de ** ou qu'ils vinssent de *Voltaire*, je les rejettai, come absolument contraires à la scène que je venois d'avoir.

Le lendemain je fus chez N..... ; je lui fis des reproches de ce qu'il avoit montré mon Livre au Roi, contre la parole qu'il m'avoit donnée : Il m'assura & me protesta, que le Roi ne l'avoit point vû. Il me dit, en me reconduisant, qu'il me conseilloit de partir au plutôt ; qu'inaffablement le Roi verroit mon Livre ; que s'il le jugeoit mauvais, il ne se soucieroit pas de mes services ; que s'il le trouvoit bon, il ne voudroit pas que l'*Europe* sçût, qu'il avoit auprès de lui, un Home qui voioit aussi bien que moi.

Je souris de cette réflexion, & je vis bien que N....., portoit toute la politesse de son esprit, dans les conjectures qu'il formoit sur le Roi. Il m'avoit si fort éfraié, que je lui dis en sortant ; Faut il que je craigne
 à

si fort aujourd'hui un Prince que hier j'ai-
mois tant ?

J'ai chez Mr. de *Maupertuis*, moins pour avoir des Eclaircissemens, que pour l'assurer que je n'avois pas eü intention de l'ofenser. Mr. de *Maupertuis* me dit, qu'il étoit vrai, que Mr. de *Voltaire* avoit doné, au souper du Roi une mauvaise interprétation à un Paragraphe du *Qu'en dira-t'on*, come si j'avois voulu dire, que les Savans de sa Cour étoient des Boufons & des Nains, & que le Roi étoit un petit Prince d'*Allemagne*; mais que le Comte *Algarotti* étant descendu chez Mr. de *Voltaire*, & aiant transcrit le Passage, le lui avoit aporté à Minuit; qu'ils avoient jugé, l'un & l'autre, que *Voltaire* l'avoit défiguré, avec beaucoup de mauvaise foi, & n'y avoient rien trouvé d'injurieux; qu'il étoit clair que j'avois voulu dire, qu'autant que le Roi de *Prusse* est au dessus des Princes, qui font leurs délices des Boufons & des Nains, autant les Savans de sa Cour font au dessus des Nains & des Boufons; que vraisemblablement ce qui avoit piqué *Voltaire*, c'étoit ces mots, qu'il n'avoit pas dit au Roi. *Il y a eü de plus grands Poetes que Voltaire: Il n'y en eut jamais de si bien récompensé.*

Sur ce que je demandai à Mr. de *Maupertuis*, si le Roi étoit irrité contre moi, il me

répondit, qu'il ne le croioit pas, mais qu'il lui avoit paru, que ceux qui étoient à Table, étoient mal à leur aise, en voiant l'empor-tement de *Voltaire*, qui apuioit toujours sur ce qu'on les comparoit à des Boufons & à des Nains; comparaison que le Roi pouvoit trouver assez juste.

Mr. de *Maupertuis* me dit encore, que si je croiois, que le Roi fût prévenu contre moi, il me conseilloit de lui envoyer mon Livre, come le seul moien de le déprévenir: Ce que je fis, non par la voie de N..... duquel je me méfiois, mais par celle de *Frederesdorff*, come Mr. de *Maupertuis* me l'avoit conseillé.

Malheureusement, je dis à une Femme, que je venois d'écrire au Roi, & de lui en-voier le Livre, pour le désabuser. Cette Femme, Amie de *Voltaire*, le lui redit. *Voltaire* prit des mesures avec N..... pour que ni le Livre, ni la Lettre, ne parvin-ssent à S. M. Après avoir été renvoié plu-sieurs fois pour la réponse, de *Frederesdorff* à N....., de N..... à *Frederesdorff*, tou-jours mystérieusement, je reçûs une Lettre de N..... qui me disoit au nom du Roi, des choses, qu'il n'est pas possible que le Roi lui ait comandées.

Le 14. Mr. le Comte *Alghrotti* vint me trouver & me dire en son Patois, qu'il n'é-

toit pas indisposé contre moi ; qu'il n'avoit à m'offrir que des remerciemens, & des regrets d'avoir été trop crédule ; que le trait étoit à la louange du Roi ; que le Roi étoit *Trajan* ; que j'étois *Pline* ;

Qu'entre tant de Heros il n'osoit se placer.

Cependant Mr. de *Voltaire* ne cessoit de me rendre de mauvais offices auprès du petit nombre de Persones qu'il voioit. Il disoit aux uns, que j'étois un Home dangereux, ce qui n'est assurément pas ; aux autres, que j'étois un petit Esprit, ce qui peut fort bien être, mais que je ne veux pas qu'on dise.

Je m'ouvris à Mr. de *Maupertuis* de mon projet de *Classiques François*. Il le goûta, me promit d'y entrer & d'y faire entrer l'Académie, & me conseilla de l'envoier au Roi. Mr. de *Voltaire* & N..... empêchèrent encore que mon Mémoire ne parvint à S. M. Le premier craignant qu'Elle n'en fut instruite par le bruit Public, dit tout le mal imaginable d'un projet, dont 4. Mois auparavant il m'avoit écrit tout le bien possible. Il est vrai que 4. Mois auparavant j'étois à *Copenhague*, & que Mr. de *Maupertuis* n'entroit pour rien dans mon projet.

En même tems on me fit insinuer, par

le Chevalier de *St. André*, qu'il étoit essentiel pour moi de partir incessamment; on ajouta que le Roi l'avoit dit en termes exprès, à la Table de la Reine Mère. Je répondis que cet avis qui détermineroit un autre, suffisoit pour me faire rester; que si le Roi vouloit que je partisse, il sauroit bien m'en envoyer l'ordre; que je n'étois pas un Home assez important pour me flater de lui être suspect. Quelques jours après, on me répéta le même Compliment au nom du Prince de Prusse. Je répondis que j'en parlerois à S. A. R. & que si j'avois le malheur de lui déplaire, je saurois me prescrire ce que je savois bien qu'il ne voudroit pas lui-même m'ordonner. Je me rendis chez le Prince; il n'étoit point visible: Le lendemain, chez la Reine-Mère: J'allois l'aborder, lors que Madame la Comtesse de ** me dit qu'elle me vouloit sauver les désagrémens d'un pareil entretien. J'étois à deux pas; j'entendis tout. Au premier mot de Mad. de ** le Prince de Prusse témoigna d'une façon énergique son ressentiment du Discours qu'on lui prêtoit, assura qu'il n'avoit jamais rien dit de semblable; que je ne lui déplaisois point, qu'il ne m'avoit point parlé, depuis le jour que je lui avois été présenté &c.

Quel qu'irrité que je fusse de ces procédés,

que j'attribuois avec raison à Mr. de Voltaire & à son parti, je crus qu'il étoit inutile de rompre entièrement avec lui, je crus qu'il convenoit de le ménager. On défarme un Tigre en le caressant. J'alai le voir le 3me. de Janvier 1752. avec Mr. de la Lande, le même qui à 20. ans, sans Cabale, sans Femmes, est entré dans un Corps, où il est fort glorieux d'entrer à 60. Il fut témoin de l'acueil de Mr. de Voltaire: Il vit combien je me possédai, combien je donai à la douceur, à la pitié, au respect, qu'on doit aux talens. Il faloit que le desir de n'être pas mal, avec cet Home, fut gravé bien profondément en moi. Ma modération fut si grande que Mr. de la Lande en fût étoné; & Mr. de la Lande est l'Home de France le plus modéré.

Le 6. du même Mois, parut mon Ode sur la mort de la Reine de Dannemarck. On la trouva très-belle: Elle l'étoit pour Copenhague, où je l'envoiai, & encore plus pour Berlin, où il y à moins de Goût & d'Esprit qu'à Copenhague *. Mr. de Voltaire, que Mad. la Comtesse de ** avoit prié de ne point

* Il est à croire, que la principale raison qu'a eue M. de la Baumelle de décider ainsi, c'est qu'il n'a pas été assez heureux pour se faire goûter à Berlin. On convient cependant généralement, qu'on fait y apprécier les Talens & le mérite.

point dire qu'elle étoit mauvaise, le dit au Roi. Je n'en fus point blessé; mais je lui fis répondre que mes Vets étoient du-moins meilleurs que ses Procédés.

Le Roi parlant au grand Couvert dit; que j'avois un Recueil de Lettres de Mad. de *Maintenon*, mais que vraisemblablement, je l'avois aquis par des voies malhonêtes. Mr. de *Voltaire* étoit le seul à qui j'eusse parlé de ces Lettres: Je l'avois assuré que je les tenois de bon lieu, quoi que je ne conusse aucun des Parens ni des Amis de Mad. de *Maintenon*. Là dessus il crût, ou feignit de croire, que je les avois volées. Je lui pardonnai cette calomnieuse conjecture; je lui pardonnai de l'avoir faite; je lui pardonnai de l'avoir dite; elle étoit dans toutes les Regles de la Logique de son Cœur.

Mad. de ** porta mes plaintes à Mr. de *Voltaire*, qui convint qu'il s'étoit mépris, mais qui répondit ensuite, que ce Recueil, que je disois si précieux, étoit à *St. Cyr* à 4. Louis. C'étoit abuser étrangement de ignorance, ou l'on est en *Allemagne*, de la façon de penser des Dames de *St. Cyr*. Cette fausseté parvint jusqu'aux Reines. J'eus la satisfaction de les désabuser par des Lettres, qui ne prouvoient pas, à la vérité, ma discrétion, mais qui prouvoient du moins l'imposture de Mr. de *Voltaire*.

Mad. de ** qui se flatoit de nous rapprocher, le gronda de ce nouvel acte d'hostilité. Il le nia & dit, que c'étoit un bruit sorti de la Maison de Milord *Tyrconel*. Cela étoit vrai; mais c'étoit lui qui l'y avoit fait entrer. Mr. de *Voltaire* m'avoit éloigné de Milord *Tyrconel*, à qui j'avois été recomandé, dans les termes les plus pressans, en lui persuadant, que je l'avois trompé dans la confiance que je lui avois faite, du sujet de mon voyage à *Berlin*, & apuiant sur une incivilité, que la foiblesse de m'a vue m'avoit fait comettre à l'égard de *Myledi*. Pour m'enlever entierement ce Ministre; il l'assura que j'étois fort mauvais Catholique; que vraisemblablement j'étois *Suisse*; que du moins je n'étois pas du *Languedoc*, & la preuve, c'est que je n'en ai pas l'accent, & que je ne conoissois pas Mr. de *Beauregard*, que tout le *Languedoc* conoit, & qu'il étoit impossible qu'un *Languedocien* ne conut pas*.

Je fus ces préventions de Mr. de *Tyrconel*, par le froid qu'il mit dans son accueil, par le Chevalier de *St. André* & par le Baron de *Taubenheim*.

* C'est ici un trait malin de Mr. de la *Beaumelle*. Mr. de *Beauregard* est le même qui a fait donner des coups de baton à Mr. de *Voltaire*, & c'est une des raisons, pour laquelle il doit être connu dans tout le *Languedoc*.

Le 27. Janvier j'eus une petite Avanture*, qui eut des suites désagréables pour moi. Le Comte de *Hake*, Comandant de Berlin, entra dans cette Afaire, come s'il n'avoit pas été mon Juge, & l'exposa au Roi, avec autant de passion que s'il m'eût surprit avec la Comtesse de *Hake*. Je fus condamné sans avoir été interrogé, ni confronté, sans qu'il m'eût été permis de parler, ni d'écrire.

Je fus conduit à *Spandau*, non dans la Citadelle, mais dans la Ville. Là j'écrivis au Roi, au Prince de *Pruſſe*, au Grand Chancelier. Je reclamois la protection des Loix qu'on avoit violées. N..... inspiré sans doute par Mr. de *Voltaire*, (car qu'elle apparence que N..... fût par lui même si méchant?) supprima les Lettres par lesquelles j'instruisois S. M. dont on avoit surpris la Religion.

Il craignit si fort, que je ne partisse pas, qu'il

* M. de la *Beaumelle*, devenu amoureux à un Spectacle de la Dame *Cochzius*, lui propose de lui donner un Souper; elle l'accepte, en lui faisant entendre qu'elle le conduisoit chez une de ses Amies; mais elle le mena directement chez elle, où son Mari qu'elle avoit sans doute averti, alla déranger cette Partie fine, s'empara de l'Argent de la *Beaumelle*, le conduisit au Comte de *Hacke*, qui sur sa plainte qu'il avoit voulu séduire sa Femme, l'envoia à *Spandau*.

qu'il écrivit un Billet à Mr. le Fèvre, Capitaine Ingénieur, dans lequel il l'assure, que le Roi étoit persuadé, avec tout le Public, qu'on m'avoit traité d'une manière injuste; mais qu'on ne cherchoit qu'une occasion pour me jouer ce mauvais tour. Vous voyez que N. . . . ne me disoit pas bien finement, que son Maître avoit des impressions fâcheuses contre moi. Mais croiriez vous, qu'il n'en avoit point, & que dans le même tems qu'on m'assuroit qu'il ne se soucioit pas de moi, on lui faisoit entendre en envénimant mes discours, sur la Place de la Mettrie, que je ne me souciois pas de m'approcher de lui.

C'est ce que j'ai appris à Spandau, par une Lettre de Copenhague dont voici les termes: *L'Ami de Mr. de Hazeler, (L'Ami c'est le Roi, Mr. de HAZELER, c'est le Ministre du Roi en Dannemarck) lui écrit que bien loin de chercher à l'entretenir, vous paraissez être bien aise de vous éloigner. Ne pouvez vous pas faire une nouvelle tentative?*

Il n'étoit plus tems; j'étois dans une Cour. La vérité s'y trouve difficilement quand on l'a une fois manquée; tout le monde peut y nuire & personne ne peut servir. Je n'avois qu'un petit nombre d'Amis sans crédit, qui s'interressassent à moi. Tout le

N mon-

monde m'abandonnoit, quoi que tout le monde me crût innocent. Mr. de *Maupertuis*, seul, eût le courage de ne pas rire au récit que le Roi, mal informé, faisoit de mon *Afaire*, & le courage de conter le fait de manière à ne pas faire rire le Roi, auquel il dit, que quand même la chose se seroit passée come le Capitaine *Cochuis* le racontoit, le Capitaine *Cochuis* n'en seroit pas moins coupable, d'avoir excédé ses droits, & de m'avoir enlevé ma Bourse.

Mr. de *Maupertuis* ayant préparé le Roi à recevoir la vérité, M. le Comte de *Podewils* la lui écrivit : Mr. de *Hake* reçut ordre de réparer ses torts. Il en remit le soin à des Comissaires, qui me rendirent justice, de la manière la plus juste. Le Capitaine *Cochuis* & sa Femme furent dans trois jours saisis, ouïs, confrontés, jugés, condamnés, punis. Une Lettre de Cachet confirma la Sentence.

Le 8me. Février, de retour à *Berlin*, Mad. la Comtesse de ** me dit, que Mr. de *Voltaire* avoit hautement condamné le procédé que l'on avoit d'abord eu à mon égard, & que si l'on avoit suivi son Conseil, tous les *François* de *Berlin* auroient été se jeter aux pieds des Reines, pour invoquer la Protection des Loix, qu'on s'étoit plu à enfreindre à l'égard d'un *François*.

Je me livrai aux sentimens de la reconnoissance & au desir de me racomoder avec lui. J'allai le remercier; il reçût mes remerciemens, come s'il les avoit mérités : Nous nous promimes d'oublier tout.

Le même jour j'appris, de Mr. de *la Lande*, le service que Mr. de *Maupertuis*, m'avoit rendu, & du Baron de *Taubenheim*, que Mr. de *Voltaire* avoit dit, chez Milord *Tyrconnel*, que mon *Afaire* ne regardoit pas les *François*, patce que je ne l'étois pas; que si je l'étois, j'avois été banni de *France*; que si je n'avois pas été banni de *France*, je l'avois été de *Dannemarck*; que si je ne l'avois pas été de *Dannemarck*, j'étois du moins un mauvais Chrétien, & en cette qualité indigne de l'appui du Ministre de S. M. Très Chrétienne. Il avoit débité cent autres choses de cette force, & entr'autres, que le Ministre de *France* venoit d'infliger une grande peine à l'Introducteur de *Mes Pensées*, à *Paris*; que je lui avois écrit de *Copenhague*, que le Roi lui faisoit ses Complimens, & qu'enfin j'étois acablé de Dettes, quoi que lors que je fus arrêté je ne dusse que 40. Fl. à mon Hôte, Some qu'il m'étoit phisiquement impossible de lui faire tenir, & pour laquelle cependant mes Efets; qui étoient chez lui, furent saisis, dispersés, pillés. Tous ces

Discours n'étoient point des Soupers du Roi; je les apris par la voix publique.

Je priai Mad. de ** de faire part à Mr. *de Voltaire* de ce que je venois d'apprendre, & de lui témoigner combien je ferois charmé, qu'il tâchât de détruire les propos qu'on lui prétoit.

Le 14. il me fit prier deux fois de passer chez lui: Je croïois que Mad. de ** lui avoit parlé, & qu'il vouloit se justifier. A peine fus-je assis, qu'il me dit: J'ai apris, avec le plus sensible chagrin, qu'on a débité ici quelques Exemplaires de ce Livre, où un Chambellan du Roi, est traité de Bouffon & de Nain. Je lui répondis qu'avant le Traité de Paix j'en avois vendu 12. à un Libraire; qu'hier j'en avois racheté la moitié, qui m'avoit couté considérablement; qu'ainsi il n'y en avoit que 6. Exemplaires de distribués. Six Exemplaires! repliquat-il, ce sont 6. coups de Poignard. Pas tout à fait, lui dis-je; mais ajoutai-je, je ne vous avois point promis de racheter des Exemplaires; je l'ai fait par égard pour moi-même; je m'atendois à des remerciemens, & vous me faites des reproches. Je croïois que tout étoit fini, & vous recommencés avec plus d'aigreur que jamais. Quelle conduite!

Après avoir fait 2. tours dans la Chambre,
il

il me dit, qu'il y avoit un moïen de réparer l'outrage que je lui avois fait. Je lui répondis que je n'avois rien à réparer. Il faudroit, poursuivit-il, un Carton, où par les contraires, vous défavouassiez le sens qu'on peut tirer de ce Passage. Je lui repliquai, que je n'aimois pas les Cartons; que le Livre étoit déjà répandu dans *Paris*; qu'un Carton étoit inutile, & que je ne savois qu'y mettre. Il m'auroit bien tiré d'embaras, si j'eusse voulu le lui laisser faire.

Ne faites vous pas à *Hambourg* une seconde Edition? Oui, on y en fait une; mais vous ne sauriez y entrer: On en ôtera tout ce qui n'est pas Politique; on n'y laissera que des Grands Homes. Mais vous y laisserez Mr. de *Montesquieu*. Assûrément, lui dis-je, ni moi, ni mon Livre ne pouvons vivre sans lui; mais Mr. de *Montesquieu* est un Home grand, dans le grand; au lieu que les Poetes ne font grands, que dans le petit. Du reste, je suis fort surpris que vous vouliez une place dans un Ouvrage, dont il y a tant de mal à dire, & dont vous en avés tant dit chez Milord *Tirconel*.

Puisque vous ne m'entendés pas, *me dit-il*, c'en est fait. Volontiers, repartis-je: Aussi bien n'étoit-ce que par égard pour le Public, que j'en ai eû jusqu'ici pour vous.

- A ces Mots , son Vifage s'enflame , ses traits s'allongent , ses yeux s'arment de la foudre , fa bouche fe remplit d'écume , ses bras fe placent à ses côtés avec une majestueufe fureur ; vous euffiez dit qu'il jouoit *Rome fauvée*. Traiter ainfi , s'écria-t'il , traiter ainfi un Officier de deux grands Princes ; traiter ainfi un Chambellan du Roi ! Si vous n'en êtes pas content , je vous traiterai come il vous plaira , vous n'avez qu'à dire.

Cependant , il fe batoit en retraite vers un Cabinet voifin , en affez bone contenance. Je lui dis ;

Que mes Armes , Consul , ne b'effent point vos yeux ;

Je ne violerai point l'Hospitalité ; mais à cela près , craignez tout de moi. Dieu ! s'écria-t'il , qu'elle insolence ! Dans ma Maifon ! Le Téméraire s'en repentira ! Le repentir , Misérable que tu es , fera pour toi. Je fais toutes tes noirceurs ; je fouillerois ma bouche en les répétant ; mais je faurai les punir. Je te pourfuivrai jufqu'aux Enfers. Je veux que tu difes ; *Helas ! Des Fontaines & Rousseau vivent encore !* Ma haine vivra plus longtems que tes Vers. En ce moment , j'étois fi indigné , que je crûs , qu'il me feroit poffible de lui tenir parole : Que je connoiffois mal mon Cœur !

Cette

Cette Scène divertit le Public, & fût, dit-on, versifiée par un Comédien. Mr. de *Voltaire* en rendit compte à Mad. de **, qui me gronda beaucoup mais qui ne cessa pas de me doner des preuves de ses bontés !

Le lendemain je trouvai à mon lever cette Epigramme ;

*L'Enfant, s'admire ta surprise,
De te voir bonni, culbuté.
Toi qui, par la folie, es ici debuté,
Continué par la otie,
Fini par la Fatuité.*

Il y avoit du vrai dans cette Epigramme. Je ne la crus pas de *Voltaire* ; mais je me trouvais dans un moment de bile, & ma bile se répandit sur lui.

*Maitre Arouet, disoit à Briasson ;
Je te ferai mourir sous le baton :
Vous savez bien, Mon cher Voltaire,
Qu'on n'en meurt pas, lui répond le Libraire.*

Mr. de *Voltaire* trouva qu'il étoit indigne à moi, de lui reprocher le malheur d'avoir reçu des outrages, come si le reproche ne retomboit pas sur les fautes qui les lui avoient mérités, & sur la patience avec laquelle il les avoit endurés,

Mad. la Comtesse de ** se mit en tête de nous racomoder encore. Elle me dit qu'elle

étoit sûre de Mr. de *Voltaire*. C'étoit beaucoup : Elle exigea, que n'étant pas possible de nous voir, sans en venir aux mains, nous nous écrivissions, & que j'écrivisse le premier ; c'étoit encore plus ; mais quand on a un droit si clair, on ne ménage pas le terrain. J'obéis à Madame **, elle approuva ma Lettre, malgré un peu de cette hauteur, qu'on prend, sans s'en apercevoir, quand on écrit à un Home qui s'est avili.

Le lendemain, elle me remit la Réponse de Mr. de *Voltaire*, que je ne voulus pas recevoir, parce qu'elle n'étoit pas signée, & qu'au lieu d'une accession à la Paix, elle ne répondoit qu'à l'Enveloppe de ma Lettre, dans laquelle il se plaignoit que je lui avois ôté le titre & les honneurs de la Charge de Gentil-homme ordinaire, que le Roi, *difoit-il*, m'a conservée.

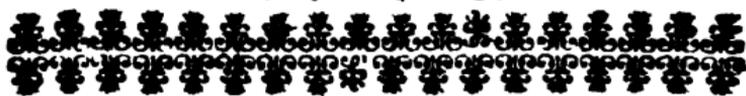
En ce tems-là parut le Siècle de Louis XIV. Je dis, avec tous les gens de goût, que c'étoit un Livre plein de pauvretés, de fautes & d'esprit. Quelques uns me le nièrent. Pour le leur prouver je travaillai à un Examen de cet Ouvrage. Mr. de *Voltaire* en fut informé par la Comtesse de **, à qui je confiois tout, parce que je savois qu'elle lui difoit tout. Pour peindre ses alarmes il faudroit savoir jusqu'à quel degré il est épris de ses Enfans.

Mad. de ** me fit entendre que Mr. de *Voltaire* feroit vangé d'une manière éclatante, & qu'il trouveroit de l'appui dans plusieurs Souverains. Je lui répondis, que si elle m'avoit ordonné de sacrifier mon travail à mon respect pour elle, je n'aurois pas hésité; mais qu'en me rendant les menaces de Mr. de *Voltaire*, elle & lui, me mettoient dans l'impossibilité de ne pas continuer.

Mr. de *Maupertuis* tomba malade. Je lui témoignai, par mes assiduités, l'intérêt que je prenois à sa santé. Mr. de *Voltaire* ne tenta plus à me regagner, & la Comtesse de **, en désespéra.

Au Mois de Mai 1752. je partis de *Berlin*. Je fis imprimer à *Gotha*, 4. Feuilles de mes Remarques sur le *Siècle de Louis XIV.* que je brûlai, par égard pour Madame de **. Mais aiant appris à *Francofort* que Mr. de *Voltaire* avoit écrit à *Paris* des choses qui m'étoient défavantageuses, je livrai ce que j'avois de fait à un Libraire. Mr. de *Voltaire* en fût instruit, par Mr. *Roques*, qu'il pria d'acomoder cette Affaire, de faire supprimer cette Edition, ofrant de rembourser les fraix au Libraire, & ajoûtant, qu'il ne me connoissoit que par les services qui m'avoit rendus à *Copenhague* & à *Berlin*. Voiez *Monsieur*, si je ne suis pas bien ingrat? Je suis &c.

NOU.



NOUVELLES LITÉRAIRES. STOCKHOLM.

LA Reine de *Suède*, cette Princesse si distinguée par ses Vertus, ses qualités supérieures & ses rares Talens, vient de faire un Etablissement, qui l'immortalisera chez toutes les Nations; c'est celui d'une Académie, dont cette Auguste Souveraine s'est déclarée Chef & Protectrice.

Le 9. de ce Mois, sa première Assemblée se tint à *Drotningholm*. Les Sénateurs Baron de *Hopken*, Comte d'*Ekeblad*, & Baron de *Scheffer*; le Baron de *Rudenschold*, Secrétaire d'Etat, & M. *Dalin*, Bibliothécaire, qui ont été nommés Membres de cette nouvelle Académie, se rendirent à la Bibliothèque de la Reine, & étant passés dans le Cabinet des Médailles, avec S. M. Elle s'assit & fit asseoir les Académiciens.

Mr. le Baron de *Hopken* ouvrit la Séance par un beau Discours, dans lequel il fit l'Eloge du Projet formé par la Reine, & démontra les Avantages que la Patrie alloit en retirer. Le Secrétaire lut ensuite un Essai sur l'Histoire des Belles-Lettres en *Suède*.

Après

Après cette Lecture, l'Académie choisit les Sujets des Prix que S. M. doit distribuer au Mois de Mars prochain. Il y en aura 3. chacun d'une Médaille d'Or, de la valeur de 30. Ducats. La première Matière sera Historique. L'Académie propose de rechercher : *Si la Famille des Falkunger, ci-devant très célèbre en Suède, étoit originairement Suédoise ou Etrangère?* Le Sujet de la Pièce d'Eloquence sera, *Le Caractère, l'Humeur & les Qualités personnelles du Roi GUSTAVE ADOLPHE?* Et l'on propose, pour celui de Poësie, *La Campagne du Roi CHARLES GUSTAVE dans la Beltie, en 1658.*

FRANCFORT.

Il vient de paroître une 7^{me}. Edition du Livre intitulé *MES PENSEES*, qui est beaucoup plus complete que toutes les précédentes. Elle renferme 502. Articles, au lieu de 240. qui se trouvent dans celle donnée de Berlin. Voici quelques Echantillons des nouvelles Réflexions qu'on y remarque.

§. 278. *Quelques Princes (dans l'Empire) souhaiteroient une Capitulation perpétuelle, Rien ne seroit plus funeste à l'Empire ; les Circonstances changeroient ; les Intérêts, qui unissent les Parties de l'Etat, changeroient aussi,*

Et les Liens ne changeroient pas. Rien n'est plus pernicieux à un Etat, que des Loix faites (pour toujours) avant qu'il ait pris la forme qui lui est propre, parce que, bientôt elles n'ont plus aucun rapport avec la manière dont il se gouverne. Il ne faut point ramener nôtre Constitution aux Loix anciennes, mais il faut ramener les Loix à nôtre Constitution présente.

§. 281. Le Colège Electoral a dans la Diette le tiers des Voix par rapport aux Princes, un peu moins que le tiers par rapport au Banc des Prélats, des Comtes & des Barons, & un peu plus que le tiers par rapport aux Villes libres.

§. 319. Un Pais peut avoir une bonne Constitution & un mauvais Gouvernement; & vice versa.

La bonne ou la mauvaise Constitution est l'ouvrage du Climat seul, mais une Constitution solide, inébranlable, est l'ouvrage du Climat, des Révolutions, des Années, du Hazard, de la Prudence, des Crimes & des Vertus tous ensemble.

L'ANGLETERRE est une preuve bien frappante qu'une Constitution inébranlable, est un éfet qui ne peut être acheté trop cher.

La Constitution d'Angleterre est immortelle*,
parce

Le Gouvernement d'Angleterre est celui que Mr. de la Beazomelle met au dessus de tous. Il est étonnant qu'il ne l'ait pas choisi pour sa Patrie, ou du moins pour l'Azile de sa Plume.

parce qu'un Peuple sage ne peut être asservi par l'Ennemi du dedans, ni un Peuple libre, par l'Ennemi du dehors.

§. 320. Toutes ses Parties se tiennent, se réunissent, s'étaient mutuellement. C'est un grand Arbre qui a autant de Racines que de Branches. Le hazard & les circonstances ont fait successivement cet Ouvrage; & on le croit le fruit de la plus profonde Méditation d'une seule Tête.

LA HAYE.

ON vend ici, chez Benjamin Gibert, une nouvelle Edition du *Siècle de Louis XIV. de Mr. de Voltaire*, faite sur celles de Berlin, de Dresde, de Francfort &c.; non seulement avec les Aditions & Corrections de l'Auteur; mais aussi, avec quantité de *Remarques Historiques, Politiques, & Critiques de Mrs. de la Beaumelle & Marc Phrasendorp*. Cette Edition, ample & curieuse, est en trois Tomes, dont le dernier est divisé en deux Parties: La première contient les Aditions & Corrections, que Mr. de Voltaire même a faites dans l'Edition de Dresde, come aussi les Remarques de Mr. de la Beaumelle, qui y sont distinguées par un B. La seconde Partie renferme les *Observations occasionnelles de Marc Phrasendorp sur*
le

le Siècle de Louis XIV ; sur les Remarques de La Beaumelle ; & sur d'autres Ouvrages de Voltaire. Il y a du vrai dans ces Remarques critiques ; mais il y règne un stile mordant, qui caractérise trop la passion.

On vient aussi de recevoir de *Dresde* une Brochure intitulée, *Supplément au Siècle de Louis XIV. &c.* Ce Supplément réfute la Critique de Mr. de La Beaumelle, & n'est pas écrit avec plus de politesse & de modération, que cette Critique. Même Stile envénimé, même indécence : Il contient 88. pages, outre 14. de Préface, & est adressé à Mr. Roques, Conseiller Eclésiastique du Landgrave de *Hesse-Hombourg*. On a joint à cette Brochure *Catilina*, Tragédie, & quelques autres Pièces du même Auteur, qui augmentent le Volume de 82. pages.

B E S A N Ç O N .

CL. *Jos. Daclin* vient d'imprimer, un Abrégé d'Anatomie, sous ce Titre ;
 INSTITUTIONES ANATOMICÆ,
 per Placita & Responsa digestæ, a CL. FR.
 ATTHALIN, Doctore Medico Monspeliensi,
 Regis Consiliario, in Universitate Bisuntina Pro-
 fessore Regio, nec non Regiæ Scientiarum Acade-
 miæ Bisuntinæ Socio. In pratiam & commodum
 Auditorum suorum. Vesuntione &c. 1753.
 c'est-

c'est-à-dire, INSTITUTIONS D'ANATOMIE, disposées par Demandes & par Réponses, par CL. FR. ATTHALIN, Docteur en Médecine de la Faculté de *Montpellier*, Conseiller du ROI, Professeur Royal dans l'Université de *Besançon*, & Membre de la Société Royale des Sciences de *Besançon*: En faveur & pour l'avantage de ses Auditeurs &c. C'est un gros in 8vo. de 295. pages, sans la Préface ou *Proæmium*, imprimé en Caractere *Cicéro* petit œil, très net, & sur du beau & bon Papier.

Le nom de M. *Atthalin* est très connu en *France*: Il n'est même pas nouveau dans ce Journal*. Le Livre qu'on annonce le rendra encore plus célèbre.

Le Titre de ce Livre en donne déjà une idée générale & assez juste: Ce sont effectivement des Elémens, ou un Abrégé, mais assez étendu, de toute l'Anatomie, par Demandes & par Réponses, en manière d'Instructions familières, comme s'explique l'Auteur lui-même dans une courte Dédicace à ses Auditeurs. Là il nous apprend aussi à quelle occasion il a écrit ce Livre, & sur tout dans quelles Sources il a puisé. Il a, dit-il, *lu, consulté & comparé plusieurs Livres d'Anatomie, & pris de*

* Voyés Journal de Février 1738. p. 183. - Février 1743. p. 123. Avril 1743. p. 376.

qu'il a trouvé de meilleur dans les plus fameux : Mais avec tout cela il s'est encore plus fié à ses propres yeux qu'à ces Livres. Une telle Déclaration dans la bouche d'un Savant, autant distingué par son Discernement & sa Candeur que par ses Lumières, doit déjà disposer favorablement le Lecteur ; Mais il y a plus : En lisant ce Livre-ci, on ne fait que le goûter de plus en plus.

Il est divisé en six Parties générales. La première traite de l'*Ostéologie*, ou des *Os*. Dans la 2me. il est question de la *Splanchnologie*, ou des *Viscères*. La 3me. roule sur l'*Angiologie*, ou les *Artères* & les *Veines sanguines*, & sur les *Vaisseaux lymphatiques*. La *Névrologie*, ou le *Traité des Nerfs*, fait le sujet de la 4me. La 5me. est destinée à l'*Adénologie*, ou aux *Glandes*. Enfin la 6me. comprend la *Myologie*, ou ce qui appartient aux *Muscles*. Chacune de ces parties est divisée en Chapitres ; & ces Chapitres sont pour la plupart subdivisés en plusieurs Articles. On rapporte dans le *Proœmium* les *Généralités* de l'*Anatomie*, & ce qui regarde les *Tégumens*.

Non seulement M. *Atthalin* parle de tout ce qui se rapporte au sujet qu'il traite ; mais après avoir donné une Description exacte de chaque partie & fait observer tout ce qui lui est

est propre, il a soin d'en marquer aussi l'usage. Ici, come ailleurs, il ne donne rien au hazard, & n'admet que ce qui est bien prouvé. Si le Jeu d'une partie, ou le Mécanisme par lequel elle exerce son Action, ne lui est pas bien connu, il le déclare net & sans détour.

Nous en avons un exemple remarquable dans ce qu'il dit *, sur les Usages qu'on attribue aux diverses parties du Cerveau. *Ils sont, suivant lui, inconnus ou fort douteux: On sçait seulement en général que ce très noble Visçère sert aux Fonctions animales. . . Et on a de fortes raisons, fondées sur des Expériences certaines, de croire que l'Ame a établi son siege dans le Corps calleux, qu'on peut pour cela appeller la Place publique du Cerveau, ou l'organe immédiat de nos Sens internes.* C'est ainsi qu'au sujet de l'existence des Esprits animaux ** il raporte les raisons pour & contre avec tant de force & d'impartialité, qu'on ne fait à quoi s'en tenir, ni même pour lequel des deux sentimens il se détermine; Et on l'ignoretoit peut être encore, s'il ne faisoit intervenir quelque part † les Esprits animaux dans l'action de quelque partie. C'est encore ainsi qu'après avoir rapporté & réfuté l'Opinion de quelques *Physiologistes*

O

sur

* P. 110. ** P. 220. † P. 213. 264. &c.

sur la cause du Mouvement musculaire *, il conclut, qu'il vaut mieux ne pas la rechercher, que de vouloir l'expliquer par des raisons absurdes & dénuées de toute vraisemblance. Seulement remarque-t-il, que le Mouvement de quelque partie que ce soit, périt aussi tôt que le Nerf qui y est coupé, lié, comprimé ou relâché, ou que l'Artère qui y porte le Sang est liée: D'où il tire cette conséquence, que la Contraction d'un Muscle dépend de l'affluence & du Sang & du Liquide nerveux, sans s'embarasser du reste de la manière; sinon qu'il prétend, sur les Expériences de Glisson, que la Contraction des Muscles n'est pas tant due à la dilatation latérale de leurs fibres charnières, qu'au changement qui arrive d'ailleurs alors à la situation de ces mêmes fibres, ainsi que Sténon l'a déjà prouvé, il y a long-tems, dans ses Elémens de Myologie.

Ce qu'on ne peut encore assez priser dans le Livre dont on rend compte ici, c'est une clarté & une précision admirables dans les Idées, dans la diction, & dans les Raisonnemens, & un ordre qui ne laisse rien à désirer.

Mais quelque utile & estimable que soit ce Livre, on se voit obligé de se borner à ce qu'on vient d'en dire. Un Extrait plus
long

long feroit inutile pour ceux qui ne font pas de la Profession: Et les Médecins & Physiciens ne se contenteront pas d'une Analyse, si étendue qu'elle fut, mais voudront recourir & remonter à la Source.

G E N E V E.

LESR. *Antoine Philibert*, Libraire au Peron, débite, *Lettres Persanes*, Par Mr. de M***, *Nouvelle Edition*, revue, corrigée, & augmentée d'une *Table des Sommaires*, pour chaque Lettre; à quoi l'on a ajouté, *Le Temple de Gnide*, du même Auteur, 2. Volumes in 12. A Cologne M. DCC. LIII.

Il paroît depuis peu ici un Ouvrage, dont voici le Titre; **TRAITE' DES CHANGES ET DES ARBITRAGES**, où l'on donne 1°. Une idée générale & distincte des Changes & Lettres de Change, l'explication des termes du Commerce qui y ont du raport, les Principes généraux de la Jurisprudence du Commerce des Lettres de Change, & les Usances & Jours de faveur.

2°. Les Monoïes & les Prix Courans des Changes des Places de Commerce, sur le pié actuel.

3°. Des Règles générales, avec des Exemples,

ples, pour chiffrer les Changes, & l'Explication de la *Règle Conjointe*.

4°. Un Traité du Pair des Monoïes, avec la Méthode de le trouver; & une Table, qui indique à peu près le Raport actuel des différentes Monoïes de l'Europe.

5°. Un Traité des Arbitrages de Change & de Marchandise, où l'on donne tous les calculs concernant les Spéculations & les Opérations des Banquiers & Négocians, tant sur la Banque, que sur la Marchandise.

Enfin le raport des Poids & des Mesures.

Ouvrage dans lequel on s'est attaché à l'ordre & à l'exactitude; mis au jour en faveur de ceux qui se destinent au Commerce. Par *Pierre Senebier*. A Genève, de l'Imprimerie de *Pierre Pellet*, & se vend chez l'Auteur.

1753.

On ne fera pas ici une Analise de cet Ouvrage; mais l'on peut dire qu'il n'en est pas de celui-ci come de quelques autres, qui ne répondent nullement à leurs Titres pompeux & charlatans. On trouve véritablement dans cet Ouvrage, qui est de 57. feuilles in 40. tout ce qu'indique le Titre, & plusieurs autres choses également utiles. Tout y est traité avec un ordre & une méthode qu'on ne trouve point ailleurs sur cette Matière. Le stile en est par tout clair & précis. Il ne peut

peut qu'être fort utile , non seulement pour ceux en faveur de qui on l'a composé , mais même pour un grand nombre de Persones , qui , pour être déjà dans le Commerce , ne laisseront pas d'y trouver des lumières & des instructions fort convenables. C'est le jugement qu'en ont porté de très-habiles Gens. L'Auteur dit dans sa Préface , qu'il a eu de grands secours , dont il a profité , & que son Manuscrit a été exactement examiné par des Conoisseurs fort expérimentés , qui lui ont donné leur approbation.

On en trouvera des Exemplaires chez plusieurs Libraires , & en particulier chez le Sr. Sinnet , Libraire à Neuchâtel , ou chez les *Editeurs du Journal Helvétique*. Le Titre porte d'ailleurs qu'il se vend à GENEVE chez l'Auteur.





LOGOGRIPE.

PRésent du Pauvre & du Riche,
 Je leur fers également ;
 Souvent l'Home le plus chiche,
 Me prodigue à tout venant ;
 Je coûte peu, ne vaut guère ;
 Qui me done cependant,
 Trouve le secret de plaire,
 Et passe pour obligeant.
 Dans sept pieds, dont l'assemblage
 Me compose, *Ami Lecteur*,
 Des Dieux tu verras l'Image
 Et l'Idole du Flateur,
 De la belle & chaste Hellice,
 Tu verras le tendre Epoux ;
 Puis du Ciel, long-tems propice,
 Un Juste éprouvant les coups ;
 Ce que tout Home doit être,
 Et dont l'on craint le renom ;
 Ce qui ne sauroit paroître
 Où git la sombre Raison ;
 De *Cadmus*, l'aimable Fille ;
 Un Chasseur audacieux ;
 Ce que, lors qu'au Ciel il brille,
Phébus répand en tous lieux ;
 Cet Instrument dont la trace
 Donne à la pensée un Corps ;

Et celle dont la disgrâce
 D'*Inach* atrista les bords
 Tu verras . . . Mais à ta gêne,
 Il est tems de mettre fin ;
 C'est trop te doner de peine ;
 Bon soir , *Lecteur* , à demain.

LE Logogriphe du Mois passé est **D**E-
MONSTRATION, dans lequel on
 trouve *Mentor, Armes, Armide, Mars,*
Néron, Rose, Mort, Minos, Rome, Roi,
Nestor, Sinon, Monde, Rime, Domino,
Mitre, Mars, Mai, Jonas, Erato, Orme,
Air, Mardi, Samedi, Raison, Simon, Ré,
Mi, Si, Sot, Maison, Rien, Martinet,
Mois, Matin, Soir, Noir, Or, Romain,
Aue, Dent, Jean, André, Simon, Jean,
Rame, Roman, Etna, Démon, Tems, So-
dôme, Ami, Asie, Manne, Arion, Satire,
Nantes, Diane, Traits, Adonis, Sina, Sire.

Nous n'avons point reçu d'Explication
 de l'Enigme du même Mois ; ainsi on l'offre
 encore à la pénétration des Lecteurs, qui
 s'amusent à les déchiffrer.

T A B L E.

E xamen de la Question, Pourquoi le Peuple aime la Morale sévère?	Pag. 107
Explication de ces Paroles de St. Paul, La Femme sera sauvée, en mettant des Entans au Monde.	118
Suite de l'Essai sur la Critique.	137
Discours sur le Prix de l'Acad. des Jeux Floraux: Rien n'avilit plus les Gens de Lett. que l'Homage qu'ils rendent aux Richesses.	143
Réponse à la Lettre d'une Dame sur la véritable Grandeur.	150
Lettre de six Dames aux Journalistes.	153
— Sur les funestes effets de l'usage du Cuivre.	158
Stances sur la Convalescence de Mr. le Professeur Lullin.	161
La Solitude.	164
Stances sur les Vocations.	165
Lettre de Mr. de La Beaumelle sur ses Démêlés avec Mr. de Voltaire.	168
Nouvelles Littéraires.	194
Logogriphe.	206